51e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 3 18 JANVIER 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES { Edition complète....... 18 fr. | Edition partielle....... 12 fr. }
ETRANGER { Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Chronique d'apostolat social. — I. En marge du problème de l'Enseignement : les Catholiques de l'Enseignement public. 1. Position du problème, 33 ; 2. Simple rappel de doctrine, 33 ; 3. Pourquoi les catholiques sont entrés dans l'E. P., 34 ; 4. Les catholiques de l'E. P. et la neutralité ; 36 ; 5. Les catholiques de l'E. P. et l'Enseignement libre, 36 ; 6. Réalisations et promesses, 38 ; 7. Réponse de la Hiérarchie, 39 ; 8. Conclusions, 40. — II. Bibliographie : *Manuel pratique des lois sociales et ouvrières*, 41 ; J. Cayeux. P. Coulet 42 ; P. Ducattillon, IVe Semaine catholique internationale, Association du Mariage chrétien, 43 ; Pierre Hamp, 44 ; Louise Délétang, Marg. Perroy, J. Moret, J. Frœlich, 45.

Questions de science ecclésiastique. — La condamnation de livres et journaux par un Ordinaire est-elle une loi personnelle ou territoriale ? 45. — Dans le nombre des jours de retraite prescrits pour la réception des Ordres, peut-on compter le jour même de l'ordination ? 46. — Quel est le sens de l'interprétation des canons 955 et 956 donnée par la Commission le 17 février 1930 ? 47. — Est-il vrai qu'un décret porté sous Pie X a déclaré frappé de suspense *ipso facto* le Supérieur qui laisserait ordonner un sujet notoirement incapable ? 48. — Quels honoraires doit-on envoyer à l'Evêché pour les messes de binage ou des fêtes supprimées ? 48.

PRÉDICATION

Carême sur la Rédemption. — III. L'œuvre du Rédempteur, 33. — IV. A quoi bon un Rédempteur ? 36.

Cours de prônes sur la Liturgie. — XXX. Les pèlerinages, 38.

Pour la fête de la Purification. — La chasteté, 40.

Les Litanies du Sacré-Cœur. — I. Origines et développement de la dévotion au Sacré-Cœur, 43.

Pour la fête de S. Blaise. — Sa vie, ses vertus, son culte, 45.

PETIT COURRIER

Q. — Je vous serais bien reconnaissant de me faire connaître l'édition du *Traité de l'amour de Dieu* de S. François de Sales qui vous paraît le mieux au point. Je possède les deux tomes édités par la Bonne Presse ; il doit y avoir mieux que cela.

R. — Il y a les tomes IV et V des *Œuvres complètes* publiées par la Visitation d'Annecy, 22 vol. gr. in-8, 640 f., Paris, Gabalda ; malheureusement ces tomes ne se vendent pas séparément ; pour les avoir il faut prendre toute la collection.

Q. — J'aurai à donner à nos Frères Convers une conférence hebdomadaire, d'une petite demi-heure, sur les *vertus*. Gens du peuple, d'une culture rudimentaire, mais intelligents et avides d'instruction religieuse, il leur faudrait un enseignement exact et assez détaillé, présenté toutefois sous des équivalents très simples de la terminologie savante des scolastiques, illustré aussi d'exemples et suivi d'une pieuse exhortation. Quels auteurs consulter ?

R. — Bouchage, *Pratique des vertus*, 3 vol. in-12 48 f., Paris, Beauchesne ; — Valuy, *Les vertus religieuses*, in-12, 7 f., Paris, A. Tralin ; — P. Exupère de Prats de Mollo, *Entretiens spirituels sur les vertus chrétiennes*, 2 vol. in-12, 8 f., « Les Voix Franciscaines, » 32, rue des Potiers, à Toulouse ; — notre *Prédication* de 1911, pour les vertus cardinales; de 1920 à 1923 inclus, pour l'ensemble des vertus chrétiennes.

Q. — Prière de m'indiquer des ouvrages pour préparer des prédications 1° sur les Sept paroles du Christ en croix, et 2° sur Notre-Seigneur Jésus-Christ.

R. — Ad I. Notre *Prédication* de 1922 ; — Mgr Latty, *Les sept Paroles de la Croix*, 7 f., Paris, Delagrave ; — abbé Perraud. *Méditations sur les Sept Paroles*, in-18, 8 f., Paris, Téqui ; — Mgr Gilly, *Les sept paroles de Jésus en croix*,

in-12 de 250 p., 10 f., Tours, Marcel Cattier ; — Marie Magd. Saeyeys, *Les Sept Paroles*, in-16 de 161 p., 9 f., Editions St-Michel, 9, rue Maximilien, à Bruxelles.

Ad II. Hipp. Leroy, S. J., *Jésus-Christ, sa vie, son temps*, 18 vol. in-8 à 12 f. l'un, Paris, Beauchesne.

Q. — J'ai entendu parler d'une thèse de doctorat en médecine sur Lourdes, qui aurait été acceptée par une Faculté. Vous serait-il possible de me donner les références ?

R. — Il s'agit sûrement de la thèse soutenue le 7 avril 1930 devant la Faculté de médecine de Paris par le Dr Henry Monnier, *Etude médicale de quelques guérisons survenues à Lourdes*, in-8 de 67 p., 15 f., Paris, Maloine, 1930.

Q. — J'ai comme sujet de conférence : « Origine, histoire, but, importance de l'institution des Scribes. » Quels auteurs consulter ?

R. — Consultez Vigouroux, *Dict. de la Bible*, t. v, art. *Pharisiens* du P. Prat, col. 205 218, et *Scribe* de Lesêtre, col. 1536-1542 ; — Dennefeld dans le *Dict. de Théologie*, t. VIII, col. 1609-1613 ; — Vosté, *De Sectis Judæorum ;* — L. de Grandmaison, *Jésus Christ* (2 vol. gr. in-8, 100 f., Paris, Beauchesne), t. I, p. 250-263 ; — Lagrange, *Le Judaïsme avant Jésus-Christ* (un vol. gr. in-8, 100 f., Paris, Gabalda), chap. XIII, p. 271-301 ; — enfin la traduction de l'ouvrage de R. Travers-Herford par Gabriel Moyse, *Les Pharisiens* (in-8, 30 f.), Paris, Payot, 1928. Il y a de bonnes choses dans cet ouvrage, mais les conclusions en sont discutables ; c'est une apologie du Pharisaïsme.

Q. — Pourriez vous me donner l'adresse d'un journal de mode fournissant des *patrons* pour vêtements ecclésiastiques ?

R. — Nous n'en connaissons pas.

Q. — L'*Ami* voudrait-il parler prochainement de la stigmatisée de Konnersreuth ?

R. — Non, parce que nous n'aurions rien à dire que ce que l'on a déjà dit dans maintes publications, et qu'il ne nous appartient pas de formuler un jugement.

Q. — Je désirerais un lexique latin hébreu et *vice-versa*, format bréviaire, mais suffisant pour diriger la traduction de la Bible. Pourriez-vous m'indiquer quelques bonnes adresses ?

R. — Prenez Léopold, *Lexicon hebraïcum et chaldaicum in Libros V. T.*, ordine etymologico compositum in usum scholarum, chez Echler, 21, rue Jacob, Paris 6e.

Q. — Un laïc de mes paroissiens désirerait lire les Prophètes. Quels livres lui conseiller comme texte et comme commentaire ?

R. — Comme texte, conseillez-lui la traduction de Crampon (dans *La Sainte Bible*, in-8, rel. toile anglaise, 40 f., Paris, Desclée), faite sur le texte original, de préférence à celle de Fillion, faite sur le texte de la Vulgate.

Comme commentaire qu'il se procure J. Chaine, *Introduction à la lecture des Prophètes*, in-12 de 265 p. avec carte, 20 f., Paris, Gabalda, 1932.

Abbé G. VIDAL, curé-doyen d'Orléansville. — **Par le Rosaire.** Préface de Mgr Leynaud, archevêque d'Alger. — In-12 de 204 p., 8 f. 50. — Benziger et Cie, Strasbourg.

« Par le Rosaire » il n'est pas de grâces que nous ne puissions obtenir. Cette pratique de piété a en effet été voulue et dotée d'une efficacité merveilleuse par Notre Seigneur et sa sainte Mère, comme nous l'apprennent de nombreuses révélations particulières, confirmées par l'expérience des siècles passés. C'est pourquoi l'Eglise, par l'intermédiaire des Souverains Pontifes, l'a fréquemment recommandée aux fidèles.

Telles sont les vérités dont le rappel forme la partie théorique du présent livre. La partie pratique, de beaucoup la plus importante, donne de judicieux conseils sur la manière dont les diverses catégories de personnes, depuis les enfants jusqu'aux prêtres, peuvent réciter avec fruit les prières du Rosaire en méditant sur les mystères ; elle renferme en outre des renseignements sur les dévotions annexes du Rosaire : Mois du Rosaire, Rosaire perpétuel, etc., entrant dans le détail des obligations imposées ou des faveurs concédées et reproduisant *in extenso* nombre de prières. Bref, ce livre peut servir à deux fins : il fait œuvre de propagande et en même temps il constitue un manuel très utile pour tous ceux qui ont à cœur d'honorer Marie par la dévotion du Rosaire.

P. MARIE-BERNARD, Capucin. — **Aux Jeunes Gens.** *Pressant Appel* (3e édit.). — In-12 de 116 p., 6 f. — Paris, librairie St-François.

Ce petit livre est adressé aux « jeunes gens de vingt ans » et aux « jeunes pères de famille » ; et c'est vers les sommets que le P. Marie-Bernard entend les diriger.

Dans une première partie, il leur expose quel don de Dieu est la vie et quel en est le but : l'homme a reçu du Créateur la vie, la raison, la liberté, non pour se dégrader en faisant le mal, mais pour s'ennoblir en aimant le bien et en pratiquant la vertu. C'est là le noble idéal que n'arrivent pas à comprendre les indifférents, les sectaires, les esclaves du vice, les démagogues, les idolâtres de l'argent, les peureux, les libéraux, les pervers de toutes sortes... Pour être forts au milieu du monde où tant d'hommes se perdent, un certain nombre de conditions s'imposent au chrétien : la prière, le repos du dimanche, la fréquentation de l'Eucharistie, la dévotion à la Vierge Marie, l'instruction religieuse, le culte des parents, le culte de la Patrie ! Il faudra éviter des écueils : le blasphème, l'abus des boissons alcooliques, l'impureté, le respect humain. Tout cela est dit, dans la 2e et 3e partie, en un langage pressant et suggestif. Enfin l'auteur rappelle aux âmes qu'émeut le souci de la conversion de leurs frères, les sublimes appels divins au sacerdoce et à la vie religieuse ; aux chrétiens ordinaires il redit ce que doit être le mariage pour asseoir la famille dans la stabilité et la fécondité ; aux électeurs il enseigne — devoir trop souvent oublié — que leur bulletin de vote ne doit pas s'égarer sur le nom d'un impie.

« Il est à désirer, écrivait Mgr Rumeau à l'auteur, qu'un grand nombre de ceux qui sont l'avenir du pays lisent ces pages et s'en inspirent pour la direction de leur vie. Ils y trouveront tout ce qui est de nature à les éclairer, à les prémunir, à les fortifier, au besoin à les ramener et à les fixer dans le droit chemin. »

Maman, je voudrais communier, par le P. SUDBRACK, S. J. Traduction et adaptation par une amie des enfants. — In-8 de 254 p., 7 f. 50. — Editions « Alsatia, » Colmar.

A en croire son titre, ce livre pourrait sembler destiné uniquement à provoquer dans l'âme des enfants le désir de la communion. Sans doute, tel est l'un de ses buts principaux, mais en réalité son objet est bien plus vaste : il vise une formation religieuse complète, dont l'Eucharistie sera le centre ; de là l'ordre des matières traitées : 1° avant la première communion : premier enseignement religieux, préparation à la confession et à la communion ; 2° après la première communion : instruction complémentaire. Il s'adresse aux parents, aux éducateurs, à tous ceux qui ont mission de présider à l'éveil de la piété chez l'enfant ; il veut leur fournir un guide essentiellement pratique ; en lui peu de notions théoriques sur l'éducation religieuse, juste l'indispensable ; par contre, il entre dans les détails les plus minutieux — et, à vrai dire, non sans quelques longueurs et redites — sur la manière d'inculquer les premiers éléments de la doctrine chrétienne, de préparer l'enfant à la réception des sacrements et de le munir d'habitudes qui lui feront vivre

(Voir la suite p. 22).

Le Culte des Morts

Est-il rien de plus touchant que le Culte des Morts ? N'est-ce pas la meilleure consolation terrestre à laquelle nous ayons droit ?

Y a-t-il un geste plus noble et plus beau, que celui de l'enfant qui vient embellir d'une fleur, d'une croix, d'une gerbe, ou d'une couronne, souvenirs durables, la tombe de ses Parents ?

Et la prière qu'il adresse à Dieu, n'est elle pas le souverain réconfort pour apaiser les regrets des Etres chers qui nous ont quittés ?

Nous devons donc encourager le Culte des Morts, sans en négliger les aspects matériels, qui, loin d'éloigner des pensées religieuses, y conduisent et les élargissent.

A notre époque de décadence où beaucoup ne savent plus prier, il reste cependant au cœur de la plupart le Culte des Morts, croyance inavouée peut-être, mais réelle à l'Immortalité.

SONNERIES ELECTRIQUES DES CLOCHES

BREVETS { **Abbé AMPHOUX, LYON,**
& André BOCHUD, à BULLE (Suisse).

Commandes souples par inversion mécanique supprimant les à-coups sur courant électrique et les parasites.

Sonneries en Lancé, Rétro-Lancé, Rétrograd pour toutes cloches depuis 40 kilogs. Installations sur courant lumière, sur courant triphasé ou monophasé.

Carillon nuancé, du pianissimo au fortissimo avec clavier de piano et pédale d'expression.

ANGELUS automatique.

Références :

EN MOINS DE 2 ANS,
187 clochers équipés avec 980 appareils.
POUR LE SEUL DIOCÈSE DE LYON,
38 clochers avec 195 appareils.

Demandez-nous sans engagement un devis forfaitaire comportant la totalité des dépenses à prévoir.

Grandes facilités de paiement

Prenez date dès maintenant

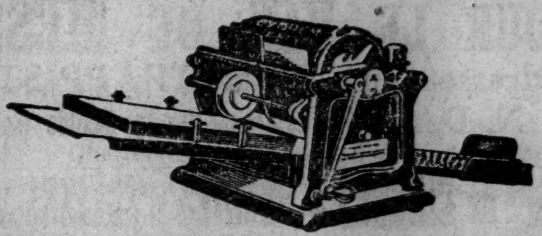
C.F.A.L. -- Constructeur, St-ETIENNE (Loire).

Pour combattre l'obésité

Il faut avant tout rétablir le fonctionnement normal de l'intestin en stimulant l'activité du foie dont la sécrétion biliaire assure la combustion des tissus graisseux. A cet effet on conseille pour éviter et combattre l'obésité UN GRAIN DE VALS pris au repas du soir ou avant de se coucher. Il travaille la nuit et au réveil régularise les fonctions digestives et élimine toxines et résidus nocifs de l'organisme. 4.50 le flac. de 30 grs.

BUVEZ VALS
LA FAVORITE
FOIE_ESTOMAC INTESTIN

UN PROGRÈS SENSATIONNEL !



POUR IMPRIMER SOI-MÊME

Voici un appareil qui exprime le dernier mot de la technique moderne : il est entièrement automatique (encrage, prise de papier) et permet l'emploi de tous les formats de papier, en feuille simple ou pliée. Enfin il ne coûte que :

2.500 francs

Demandez la notice explicative sur :

La Machine Rotative "Le RÊVE"

EYQUEM

Toutes fournitures pour Duplicateurs de tous systèmes - Papiers - Encres - Stencils.

EYQUEM, 191, Boulv. Pereire, 191 - PARIS
Fabrication Française

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871

SPÉCIALITÉ DE VINS DE MESSE

Rosé et blanc doux, Blanc sec supérieur livrés en bonbonnes et en fûts

VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé livrés en barriques et feuillettes

Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales) R. C. Céret 146.

GUÉRISON CERTAINE par LA POUDRE ESCOUFLAIRE
Agence générale : à BAISIEUX (Nord)

ASTHME

OPPRESSION, EMPHYSÈME
(MÊME PRODUIT SOUS FORME DE CIGARETTES)

L'Agence générale envoie GRATIS et FRANCO **une BOITE D'ESSAI avec Certificats de GUÉRISONS**

« LES BONNES LECTURES »

Collection dirigée par MM. Georges GOYAU, de l'Académie française, et Georges VIANCE, publient leur sixième volume.

LE CALVAIRE DE LOUIS XVI

par HENRI-ROBERT, de l'Académie française

Dernières années et mort d'un grand chrétien. — Chute d'un royaume. — Grave leçon pour ce temps.

Déjà parus :

UNE JOURNÉE DU PAPE, par GEORGES GOYAU et PAUL LESOURD.
LE MARIAGE D'AMOUR SELON SAINT FRANÇOIS DE SALES, par HENRY BORDEAUX, de l'Acad. française.
DÉCOUVERTE DU THIBET, par le PÈRE HUC.
IMAGES DE SAINT LOUIS, par FRANC-NOHAIN.
QUI EST JÉSUS-CHRIST ? par LACORDAIRE

Pour paraître prochainement : LE CURÉ D'ARS, par HENRI GHÉON

3 fr. 95 le volume

Chaque mois deux volumes abondamment illustrés de magnifiques héliogravures.

FLAMMARION

3 fr. 95 le volume

POUR LE VIN DE MESSE

s'adresser aux PÈRES TRAPPISTES de N.-D. des Neiges, par La Bastide (Lozère).
R. C. Largentière 1.699.

Manre de CIERGES & BOUGIES d'EGLISES fondée en 1880

CIERGES CIRE LITURGIQUE
BOUGIES & CIERGES STEARINE
Tarif sur demande
MOUTINOT & Cie, St-Rambert-d'Albon (Drôme).

Fonderie spéciale de CLOCHES & CARILLONS

SONNERIE ELECTRIQUE

Concessionnaire régional de l'Angelus Electro automatique.

Mon J. L. U. Dencausse

M. Fourcade, Ingr I. C. A. M., successeur,
38, rue Eugène-Ténot, TARBES.

Fondée en 1830

Registre du Commerce Seine n° 43.793

LA NATIONALE

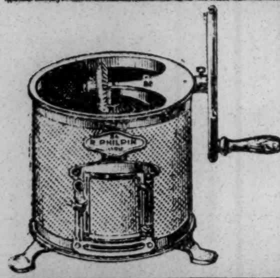
Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.

Siège Social
2, rue Pillet-Will, 2
PARIS

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFÉRÉES aux conditions les plus avantageuses.

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province.



Eplucheuses de légumes

pour communautés — œuvres séminaires

70 modèles depuis 125 fr.

TOUS ARTICLES DE CUISINE

PHILPIN, constructeur,
50, boul. de la Villette, PARIS.

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES

Maisons DELANNOY-Vve RIF réunies
MASSON & Cie Succrs, 38, rue St-Sulpice, PARIS (6e).

VITRAUX d'ART RELIGIEUX CH. LORIN & Cie Maîtres Verriers.

ATELIERS : 46, rue de la Tannerie, à CHARTRES, et 199, rue de Vaugirard, à PARIS. — Références de 1er ordre. Lauréat de la Sté Centrale des Architectes (Congrès 1921)

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli -- 41 bis, Bd des Batignolles, PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE

ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

Ami du Clergé du 18 janvier 1934

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Carême sur la Rédemption. — III. L'œuvre du Rédempteur, 33. — IV. A quoi bon un Rédempteur? 36.
Cours de prônes sur la Liturgie. — XXX. Les pèlerinages, 38.
Pour la fête de la Purification. — La chasteté, 40.
Les Litanies du Sacré-Cœur. — I. Origines et développement de la dévotion au Sacré-Cœur, 43.
Pour la fête de S. Blaise. — Sa vie, ses vertus, son culte, 45.

CARÊME SUR LA RÉDEMPTION

III

L'ŒUVRE DU RÉDEMPTEUR

Mes frères,

On connaît la belle formule dans laquelle le saint pape Pie X avait condensé le programme de son pontificat : « *Instaurare omnia in Christo*. Tout refaire, tout restaurer, tout renouveler dans le Christ. » Comme nos monuments les plus solides et les plus parfaits se dégradent avec le temps et nécessitent des réparations périodiques, ainsi, à certaines époques, l'architecture morale du monde semble s'effondrer et demander qu'on veille à sa restauration. Il vous souvient de l'ordre intimé à S. François d'Assise, au début de sa conversion, par le grand crucifix byzantin suspendu au-dessus du maître-autel de la chapelle rustique de St-Damien : « Va, François, et reconstruis ma maison, car elle est toute proche de s'écrouler [1]. »

Le pape Pie X n'avait pas inventé sa devise. Il l'avait trouvée dans S. Paul. C'est par ces mots que l'apôtre avait défini l'œuvre accomplie par Dieu dans le monde au moyen de son Christ : une restauration universelle (Eph., I, 10).

Jésus-Christ est notre Rédempteur. C'est dans ce rôle que l'Eglise nous demande de l'évoquer en ce XIX[e] centenaire du Golgotha. Sa vie, mais surtout sa passion et sa mort, offertes en rançon, ont délivré les hommes de la servitude du péché, des passions et du démon.

Pourtant, nos mots humains, si riches de sens qu'ils soient, sont bien pauvres pour exprimer les réalités divines. Le divin déborde l'humain. Force nous est de multiplier les mots et les images pour montrer les différents aspects de nos mystères.

Sans faire abstraction des biens que le Christ nous a rendus, le mot de *rédemption* met surtout en relief la déchéance d'où il nous a relevés : notre esclavage moral ; c'est comme le côté négatif du mystère de la croix. Celui de *restauration* met davantage en lumière les privilèges qu'il nous a reconquis ; c'est comme le côté positif du mystère de la croix.

Pour mieux connaître, apprécier, aimer notre divin Rédempteur, arrêtons-nous aujourd'hui devant son œuvre de restauration. S. Paul, le grand docteur de la Rédemption, l'a caractérisée, avons-nous dit, en deux mots : Dieu, a-t-il écrit, s'est proposé « de renouveler toutes choses en Jésus-Christ, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre » (Eph., I, 10). Celles qui sont sur la terre, c'est la grâce avec tout ce qu'elle entraîne de vertus et d'action de Dieu en nous ; celles qui sont dans les cieux, c'est la gloire avec ses privilèges de bonheur et d'immortalité.

I. — *La Rédemption nous a rendu la grâce*

Il y a quelques années, un des meilleurs écrivains de la génération des combattants, un converti de la Grande Guerre, présentait à la Comédie-Française une pièce manuscrite intitulée : *Le Comédien et la grâce*. C'était l'histoire de la conversion de l'auteur Genès. Au moment où l'auteur interprète sur la scène le rôle d'un martyr chrétien, il est touché par la grâce ; il reçoit le baptême ; il passe du rôle à la réalité.

Le Comédien et la grâce fut retenu par le comité de lecture. L'écrivain, aussi bon acteur qu'auteur, lut lui-même son œuvre devant l'administrateur et les sociétaires de la maison de Molière. L'impression fut si profonde que ce public d'artiste fit au lecteur la plus chaleureuse ovation et qu'un des principaux sociétaires du Français déclara, les larmes aux yeux : « Jamais nous n'avons écouté une pièce avec une pareille émotion ! »

Le Comédien et la grâce connaîtrait donc les feux de la rampe. Eh bien, non ! Quand il fallut statuer sur son admission à l'affiche, le chef-d'œuvre de Ghéon fut écarté sur cette réflexion : « Nous ne sommes pas au XVII[e] siècle. Il faut penser au public. Et le public d'aujourd'hui ne sait pas ce que c'est que la grâce ; comment voulez-vous qu'il s'y intéresse ? »

Il est peut-être trop vrai que le public habituel du théâtre et la grande masse des hommes ne savent pas ce que c'est que la grâce. L'occasion eût été bonne de le lui apprendre. Car la grâce est le plus grand des dons de Dieu à l'humanité, celui qui fait la raison d'être de tous les autres, et sans lequel, dans les conditions actuelles, notre destinée ne serait qu'une damnation.

Qu'est-ce donc que la grâce, qu'elle possède une telle valeur ?

Pour nous élever comme naturellement à ces hautes sphères dans lesquelles Dieu nous a placés, partons tout simplement de notre vie la plus ordinaire et de nos façons de parler les plus usuelles.

[1] *Vie* par Joergensen, l. I, ch. VI.

Quand la mère regarde avec un sourire sur les lèvres et dans les yeux son petit enfant qu'elle tient sur son bras, toute cette joie lui vient d'une certaine grâce qui émane pour elle de ce cher petit. Cette grâce est faite de tout un ensemble : de la fraîcheur de ses joues, de ses petits yeux rieurs, des boucles soyeuses de ses cheveux, surtout de la ressemblance de son visage qui lui renvoie son portrait ou le portrait du père.

Quand le regard de Dieu s'arrêta avec contentement sur le premier couple humain qu'il avait appelé à l'existence, — *et vidit Deus quod esset bonum,* — ce contentement lui venait aussi d'une grâce répandue en eux. Mais cette grâce était mieux que l'harmonieuse proportion de tout leur être. Elle résultait de la parfaite ressemblance qu'ils avaient avec lui. D'où venait cette ressemblance parfaite ?

Comme le jardinier greffe l'arbre ou l'arbuste de ses pépinières pour leur faire porter de plus beaux fruits ou de plus belles fleurs, dès notre création, Dieu avait enté sa propre vie divine sur notre vie humaine. Une sève nouvelle circulait en nous qui s'épanouirait en floraison divine.

Cette sève, c'était la grâce : cette réalité invisible, comme est invisible notre âme, notre participation à la vie même de Dieu, notre ressemblance avec lui. Dans ses desseins tout d'amour, Dieu ne nous avait voulus que pour cette grâce qui, de notre condition de créatures, nous élevait à la condition d'enfants. C'était donc bien le meilleur des dons : tout le reste n'était que le support, le sauvageon nécessaire à la greffe, le bois bon à être mis au rebut s'il ne portait les fruits attendus.

Le péché avait fait la brisure complète entre Dieu et l'humanité. Il avait donc arrêté cette vie, tari cette sève, ravi la grâce. Nous étions le bois mort à jeter au feu.

Or, m. f., Jésus-Christ notre Rédempteur, par sa passion et par sa mort, nous a obtenu le pardon de Dieu. A la lettre, dans le sens le plus profond, avec la signification religieuse de ce mot, il a présenté « notre recours en grâce » et à cause de lui Dieu nous a « fait grâce. » Jésus nous a mérité la grâce.

Avec lui la soudure est faite à nouveau. Par lui et par lui seulement cette sève divine circule à nouveau de Dieu aux âmes. Il nous le dira lui-même : « Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits : car, séparés de moi, vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et il sèche ; puis on ramasse ces sarments et on les jette au feu. » (Jo., xv, 4-6).

C'est donc bien en vertu des mérites de sa passion que l'homme a reçu à nouveau cette influence vitale qui monte du Christ comme la sève va du tronc aux branches et que nous appelons la grâce sanctifiante, celle qui nous fait saints, enfants de Dieu, héritiers de son royaume.

Mais pour que notre âme vive de cette vie supérieure, surnaturelle, divine, dont la grâce est le principe, il lui faut comme un climat, une ambiance, une atmosphère qui lui font d'autres influences d'en-haut que nous appelons aussi « grâces, » les grâces actuelles, qui précèdent, accompagnent, suivent toutes nos œuvres.

Quand Saul le persécuteur est terrassé sur le chemin de Damas : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » c'est une grâce qui lui est faite et une autre grâce qui lui est donnée de répondre : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

Quand d'immenses désirs de perfection travaillent une sainte Thérèse, un S. Ignace, un S. Curé d'Ars, tous les saints, c'est une grâce qui les entraîne et une autre grâce qu'ils se laissent porter sans résistance, qu'ils se prêtent, qu'ils s'abandonnent à l'essor mystérieux qui les soulève.

Quand un acte d'amour monte à mes lèvres ou que je me sens enclin à pardonner, ou que je me raidis contre la tentation, c'est une grâce qui me sollicite et une autre grâce que j'écoute les voix d'en-haut plutôt que les voix de l'abîme.

Le salut des âmes suppose des milliards et des milliards d'ondes invisibles, d'inspirations intérieures, de sollicitations mystérieuses, que notre catéchisme appelle les grâces actuelles, et qui préparent, sauvegardent, accroissent en nous la grâce sanctifiante.

Eh bien ! ces grâces actuelles qui passent comme la grâce sanctifiante qui demeure, c'est le Rédempteur qui nous les a rendues par les mérites de sa passion : tous nous avons reçu de sa plénitude et grâce sur grâce, *de plenitudine ejus nos omnes accepimus et gratiam pro gratia.* (Jo., I, 14).

Et parce que Dieu n'avait pas fait l'humanité pour un idéal purement humain, mais pour le règne de la grâce, pour l'épanouissement de sa vie en nous, pour l'ordre surnaturel, il faut bien reconnaître, adorer, remercier dans le Christ Rédempteur celui qui a renouvelé toutes choses, toutes celles qui sont sur la terre.

II. — *La Rédemption nous a rendu la gloire*

« Et celles qui sont dans les cieux, » disait aussi l'apôtre. Avec la grâce de la terre, le Christ nous a rendu la gloire du ciel. Il a mené jusqu'à son couronnement son œuvre de restauration.

En effet, la glorification du ciel, c'est le but, le terme, l'aboutissement de la grâce de la terre. C'est en définitive en vue du ciel et de sa gloire que Dieu nous a donné la grâce. Il ne destinait pas les hommes à un séjour éternel dans un paradis terrestre, mais il entrait dans ses vues de les admettre un jour dans son ciel qu'il leur donnerait en héritage.

Notre Rédempteur, qui nous a mérité la grâce, nous a mérité du même coup son achèvement : la gloire. Il s'est fait homme et il est mort pour nous et pour notre salut : *propter nos et propter nostram salutem,* et notre salut, c'est notre salut éternel, le ciel, sa gloire.

Il a voulu comme une proclamation officielle de cette conquête suprême de sa croix. Il l'a voulue au moment même de la Rédemption. Du haut de son Calvaire, il a dit au larron pénitent : « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis, » dans le paradis que je rends maintenant au monde. Aussi avons-nous raison de chanter à notre Rédempteur dans le *Te Deum* solennel de la reconnaissance : « Vous avez brisé l'aiguillon de la mort, vous avez ouvert aux fidèles le royaume des cieux. »

Et dans la gloire s'achèvera le renouvellement resplendissant de notre humanité déchue.

On dit de certaines restaurations qu'elles remettent les choses dans leur neuf. L'*instaurare omnia in Christo* fera mieux encore, parce que les mérites du Christ furent plus étendus que la faute d'Adam : s'il y a eu abondance du côté de la faute, il y aura eu surabondance du côté de la réparation. En fait notre restauration dans le Christ sera une véritable transformation.

Dans leur état d'innocence, l'exemption de l'ignorance, de la concupiscence, de la douleur, de la mort, était promise à nos premiers parents. C'est le péché qui a introduit ces désordres et ces ruines. Mais tout cela nous sera rendu au centuple dans le ciel. Dans le ciel, plus d'ignorance, mais une science sans lacunes. Nous verrons Dieu tel qu'il est, face à face. Et nous connaîtrons en lui tout ce qui peut faire la perfection et la joie de l'esprit.

Dans le ciel, plus de concupiscence, plus de ces insurrections des sens et de ces révoltes de l'esprit, mais la soumission parfaite du corps à l'âme et de l'âme à Dieu. Rien ne troublera jamais cette harmonie et cette paix : les saints du ciel ne pèchent plus et ne peuvent plus pécher. Dans le ciel plus de douleur, de souffrance, de tristesse, mais le bonheur dans sa plénitude et sans fin. « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu. » (Apoc., XXI, 4). Dans le ciel plus de craintes ni de menaces de mort. Sa domination universelle d'ici-bas sera enfin terminée. Nous aurons conquis l'immortalité et reçu sur nos fronts la couronne qui ne se fane pas.

La Rédemption est donc mieux qu'une restauration. Elle est comme une nouvelle élévation de l'humanité à un état encore plus parfait. Et cela nous explique que l'Eglise chante dans l'*Exultet* du Samedi Saint cette parole étrange : « *O felix culpa !...* O heureuse faute de nos premiers parents, heureuse faute qui nous a valu la grâce d'un pareil et d'un si grand Rédempteur ! » Car, encore une fois, c'est son œuvre ; aussi quand elle sera consommée au dernier jour, fera-t-elle planer sur elle l'étendard de sa croix.

Lorsque Charles VII fut sacré dans la cathédrale de Reims, Jeanne d'Arc vint se placer au premier rang avec son étendard, telle que nous la voyons sur les murs du Panthéon. Au cours de son procès, on le lui reprocha comme un acte d'orgueil. Mais elle répliqua avec son à-propos habituel : « C'était bien la place de mon étendard. Il avait été à la peine ; il était bien juste qu'il fût à l'honneur. »

Quand Notre-Seigneur nous parle dans l'Evangile de son avènement suprême pour juger les vivants et les morts, il déclare qu'alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme. L'Eglise voit dans ce signe la croix resplendissante du Seigneur : « *Hoc signum erit in cœlo cum Dominus ad judicandum venerit.* » Et ce sera bien la place de l'étendard de Jésus crucifié qui nous a reconquis le royaume du ciel.

* *

Après cet exposé du grand dogme de notre Rédemption, que j'aurais voulu aussi clair que possible malgré les obscurités du mystère, je souhaite que vous reste une impression vive : celle que le Christ est inséré au plus profond de notre vie, que nous sommes du Christ, que nous tenons à lui par toutes les fibres.

Aux débuts de l'Eglise de Jérusalem, un jour qu'il montait au Temple avec S. Jean, Pierre a guéri un boiteux de naissance. On arrête les deux apôtres et on les traduit devant le grand conseil pour s'expliquer sur leur conduite et leurs propos. Pierre fait entendre cette belle réponse : « Chefs du peuple et anciens d'Israël, si l'on nous interroge aujourd'hui sur un bienfait accordé à un infirme, pour savoir comment cet homme a été guéri, sachez-le bien, vous tous et tout le peuple d'Israël : c'est par le nom de Jésus-Christ de Nazareth que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts, c'est par lui que cet homme se présente devant vous pleinement guéri. Ce Jésus est la pierre rejetée par vous de l'édifice, et qui est devenue la pierre angulaire. Car il n'y a pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés. » (Act., IV, 8-12).

C'est l'affirmation de notre dépendance radicale du Christ.

L'humanité était malade, malade de maladie incurable, condamnée à mort ; elle avait perdu la grâce qui était la condition de sa vraie vie sur la terre et de sa gloire au ciel. Le Christ la lui a rendue ; il est l'assise indispensable de l'ordre nouveau ; il n'y a de moyen de salut pour les individus et pour les sociétés qu'en lui seul.

Aussi bien il nous l'avait affirmé lui-même : « Qui n'est pas avec moi est contre moi et qui n'amasse pas avec moi disperse. » (Matth., XII, 30). Nous verrons ce que cela demande : être avec le Christ. Après l'exposé du dogme de la Rédemption, il nous reste en effet à montrer que nous

devons y coopérer. Mais déjà il doit y avoir au cœur de chacun de nous cette disposition très ferme d'âme d'aller à ce Christ Rédempteur, d'aller à sa croix, *in quo est salus, vita et resurrectio nostra,* dans laquelle seule se trouve notre salut, notre vie et notre résurrection.

IV

A QUOI BON UN RÉDEMPTEUR ?

Mes frères,

Après l'histoire que nous avons racontée, notre histoire, l'histoire de notre salut, il semble que nous devrions tomber à genoux, baiser les mains de notre libérateur, adorer la croix de notre rachat.

C'est ce que nous demande l'Eglise.

Quand nous faisons le Chemin de la croix, à chacune des quatorze stations qui sont comme les chapitres successifs de l'histoire de la Rédemption, elle nous prosterne à terre et met sur nos lèvres ces paroles d'adoration, d'amour, de reconnaissance : « Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons, parce que par votre sainte croix vous avez racheté le monde. »

Nous étions par adoption des fils de famille, de la plus illustre famille, de la famille de Dieu. L'état surnaturel auquel Dieu avait élevé l'homme dès la création lui avait vraiment conféré ces droits de noblesse. Puis Satan nous avait débauchés ; nous avions préféré ses relations à nos relations divines ; il nous avait asservis au péché, à nos passions, à son emprise.

Impossible de reprendre place dans la maison du Père sans son consentement. Tous nos regrets, toutes nos larmes, toutes nos promesses n'y pouvaient rien s'il ne condescendait à nous revoir, à nous accueillir à nouveau, à nous réintégrer dans nos droits perdus. Un esclavage dont nous ne pouvions nous affranchir par nos propres moyens, nous tenait dans ses chaînes solidement forgées.

Alors le Fils aîné, le Verbe de Dieu, s'est présenté au Père ; il a librement accepté de prendre notre nature, de se constituer notre caution, de donner ses souffrances et sa mort pour la rançon de ses frères esclaves. Notre Père se laisse toucher, il agrée l'échange et nous reconnaît à nouveau pour ses fils et ses héritiers.

Encore une fois, la vie de l'humanité rachetée pourrait-elle être autre chose désormais qu'une vie de reconnaissance, de réparation, de fidélité ?

Et pourtant, les hommes ont prétendu demander des comptes à Dieu. Par un de ces phénomènes fréquents, ceux qui tenaient tout de la charité et de la miséricorde se sont montrés plus exigeants. Comme si nous portions mal ce qu'on a nommé le poids du bienfait, nous avons osé dire à Dieu qu'il aurait pu mieux faire, se montrer plus large, ne pas mettre des conditions cruelles à son pardon : A quoi bon un Rédempteur ? A quoi bon surtout un Rédempteur Homme-Dieu ? A quoi bon plus encore un Rédempteur crucifié, mort, enseveli ?

Il n'est pas inutile de reprendre ces pourquoi de la sagesse humaine à la sagesse divine. Cette confrontation des pensées des hommes aux pensées de Dieu met dans un jour plus clair la portée pratique du dogme de la Rédemption. Elle nous manifeste mieux la sagesse de Dieu, l'amour du Christ, la gravité du péché dans le mystère de notre salut.

I. — *La Rédemption, manifestation de la sagesse de Dieu*

A quoi bon un Rédempteur ? Puisque Dieu choisissait de ne pas traiter l'homme coupable comme il avait fait de l'ange révolté, d'opérer sa réhabilitation, de lui rendre son amitié, pourquoi s'arrêter à des demi-mesures ? N'eût-il pas été plus grand de sa part, plus digne de sa bonté, plus conforme à sa miséricorde qu'on nous dit infinie, de pardonner purement et simplement, sans exiger aucune réparation, avec cette magnanimité que certains rois surent mettre au cours des siècles dans leur pardon ?

Celui qui a été offensé est toujours libre de ne pas tenir rigueur des injures qu'on lui a faites, libre d'oublier, libre d'agir comme si rien n'était. Sans doute, des juges subalternes ne peuvent sans trahir leurs fonctions passer d'office l'éponge sur tous les crimes. Ils sont les gardiens de l'ordre, non ses maîtres, et il y aurait injustice de leur part à renvoyer dos à dos le coupable et sa victime. Dieu, lui, est le juge suprême, le fondateur et le maître de l'ordre universel, celui qui a souffert préjudice du péché : il peut donc pardonner comme un simple particulier qui remet, sans rien exiger, l'offense faite à lui seul.

C'est jusque-là que sont allées les exigences de certains hommes. A les entendre, Dieu n'a pas encore été assez bon. Ils ont trouvé réplique à sa parole : « Que n'ai-je pas fait que j'aurais dû faire ? »

Il est bien certain que Dieu aurait pu s'arrêter à cette solution du problème du mal ; autrement il faudrait nier qu'il nous ait sauvés de son plein gré, bien volontairement et bien librement. Et s'il l'avait choisie, nous n'aurions pas plus à la discuter que nous n'avons à discuter la solution rédemptrice. Ce serait qu'elle eût été la meilleure.

Mais ce pardon total, complet, plénier que nos courtes vues osent bien conseiller à Dieu, eût-il été vraiment la décision d'un sage ? Il eût fait éclater la bonté infinie, pensons-nous. Eût-il pareillement révélé l'étendue, la plénitude, l'harmonie de ses perfections ?

Car il est bien entendu qu'en Dieu se trouvent toutes les perfections et toutes dans la même surabondance de l'infini. Si Bossuet a écrit que la bonté et la justice sont les deux bras de Dieu, mais que la bonté est son bras droit, et si nous l'appelons le *bon* Dieu, c'est qu'à travers toute sa conduite sur nous nous retrouvons surtout la manifestation de sa bonté, non que cette bonté soit supérieure en lui à sa justice. Il ne serait pas

Dieu s'il n'était également bon, juste, saint, toute perfection.

Or, m. f., la sagesse demande que toutes ces vertus entrent en action dans le gouvernement du monde. La sagesse est équilibre. Manquer de sagesse, c'est manquer de mesure.

Et ne vous semble-t-il pas que ce fut haute sagesse, de la part de Dieu, d'admettre sa justice à côté de sa bonté dans ses conseils sur la réhabilitation de l'humanité ?

Dites-moi, si nos tribunaux suprêmes et nos suprêmes pouvoirs de grâce concluaient toujours et pour les plus grands crimes, sous prétexte de bonté, de générosité, de grandeur d'âme, à un non-lieu pur et simple et à la liberté entière des coupables, ne croyez-vous pas que c'en serait fini de tout ordre social ? Nous savons assez où nous mènent les surenchères d'amnisties. Au delà de certaines limites, la bonté n'est plus de la bonté, mais de la faiblesse.

Eh bien ! quand on constate le peu de résultat qu'a donné de notre part l'œuvre si harmonieuse de la Rédemption, où nous allons voir tout à l'heure une révélation prodigieuse de l'amour du Christ et de la malice du péché, on est en droit de se demander à quoi aurait abouti un relèvement sans une expiation quelconque et même sans l'Incarnation et sans la croix.

Il nous semble que la sagesse divine eût été en défaut. Sa bonté se serait illusionnée ; elle aurait cru à la toute-puissance de son effet sur nous ; elle n'aurait pas compté avec notre faiblesse capable de ruiner à nouveau, devant tant d'indulgence, l'ordre surnaturel restauré par le pardon.

S. Paul a exprimé toutes ces pensées dans ces lignes sublimes aux chrétiens de Corinthe : « La doctrine de la croix est une folie pour ceux qui périssent ; mais pour ceux qui sont sauvés elle est une force divine. Car il est écrit : « Je détruirai la sagesse des sages et j'anéantirai la science des savants. » Où est le sage ? Où est le docteur ? Où est le disputeur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde ? Car le monde, avec sa sagesse, n'ayant pas connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. Les juifs exigent des miracles et les grecs cherchent la sagesse ; nous, nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les juifs et folie pour les gentils, mais pour ceux qui sont appelés, soit juifs, soit grecs, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui serait folie de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes, et ce qui serait faiblesse de Dieu est plus fort que la force des hommes. » (I Cor., I, 18-25).

II. — *La Rédemption, révélation de l'amour du Christ*

Mais s'il était sage que Dieu n'aliénât pas tous ses droits à une certaine réparation du péché, y avait-il utilité de recourir à un Rédempteur Homme-Dieu ? Sans doute, il était bon que l'homme mît du sien et payât de sa personne pour sa rentrée en grâce. Bien entendu, il n'arriverait jamais à payer toute sa dette. Ses repentirs, ses expiations, ses preuves de sincère conversion, si parfaites qu'on les suppose, resteraient toujours d'une valeur très limitée, d'une valeur humaine, incapables par conséquent de compenser équitablement l'offense infinie faite à Dieu par le péché. Mais enfin Dieu ne pouvait-il pas abandonner de ses droits, se contenter d'une réparation selon nos moyens, rabattre un peu du moins sur le prix de notre affranchissement, sans recourir à l'intervention médiatrice d'un Homme-Dieu ?

Comme la première, cette hypothèse était possible. Notre foi ne nous enseigne pas que la Rédemption par le Fils de Dieu incarné était la seule issue à la réintégration de l'humanité dans ses droits surnaturels, mais seulement que c'est le moyen choisi en fait par Dieu. Et si nous pouvons imaginer d'autres solutions, il faut reconnaître que celle-ci a magnifiquement concilié les exigences de sa justice et les inclinations de son amour.

Dans le Christ Notre-Seigneur l'amour et la justice se sont donné le baiser de paix : *Justitia et pax osculatæ sunt.* (Ps. LXXXIV, 2). En son Fils fait homme, Dieu a reçu une réparation équivalente à l'injure, une réparation infinie, la réparation d'un Dieu. Et en même temps en son Fils fait homme, il a témoigné au monde son immense amour et conquis le monde à son amour.

Pleine justice. Le Fils de Dieu a pris notre nature humaine. Grâce à cette nature humaine, il lui a été possible de s'abaisser, de s'incliner, de s'humilier devant Dieu son Père et même de souffrir et de mourir pour réparer en notre nom. Et parce que cette expiation venait de lui, le Fils de Dieu, elle avait en elle-même et aux yeux du Père une valeur divine, une valeur infinie.

Pleine justice, mais surtout excessif amour. Le mot est de foi. Il a été écrit par S. Paul : *nimiam caritatem.* (Eph., II, 4).

De tous les témoignages de l'amour de Dieu au monde, le don de son Verbe incarné est le plus grand.

Témoignage d'amour que notre création. Dieu n'avait pas besoin de nous pour être heureux. Il nous a fait ce bonheur de nous appeler à l'existence, de jouir des splendeurs de sa création, de nous élever par la pensée et par le cœur jusqu'à lui.

Témoignage d'amour, et plus grand, que notre élévation à l'ordre surnaturel. Il n'a pas voulu nous laisser à notre condition et à nos destinées purement humaines. Il a fait circuler en nous sa propre vie, nous a introduits dans sa famille, admis à toutes ses joies et à tous ses bonheurs.

Mais témoignage d'amour, et le plus grand qu'il nous ait donné, son propre Fils, son Fils unique, son Fils bien-aimé, comme nous le savons, mais comme il a voulu quand même le dire. Il est allé jusque-là, écrit S. Jean, qui a mieux

compris que personne le cœur de Dieu : « *Sic Deus dilexit mundum.* » (III, 16). Il nous l'a donné ; il serait peut-être mieux de dire qu'il nous l'a abandonné, puisqu'il en a fait notre rançon, qu'il ne l'a pas épargné, qu'il l'a livré pour nous. (Rom., VIII, 32).

Et pour vous mieux faire une idée de ce que cela représente pour nous, tâchons d'imaginer une minute par la pensée ce que serait notre terre sans ce don du Christ : un monde sans l'Incarnation, sans l'Evangile, sans la croix, sans l'Eucharistie. Notre pauvre foi devrait le chercher dans l'invisible, à travers le sensible qui l'emprisonne, sans une présence réelle sous des apparences visibles à quoi se prendre. Et nous n'aurions plus à tous les détours de nos voies douloureuses ces croix qui apparaissent au-dessus de nos églises, sur les murs de nos chambres, au premier anneau de nos chapelets pour nous dire : « Regarde comme il t'a aimé, comme il a souffert, comme la vie est supportable avec lui. »

III. — *La Rédemption, révélation de la gravité du péché*

Et pourtant, c'est cette croix qui fait le grand scandale de l'impie.

A quoi bon un Rédempteur crucifié, mort, enseveli ? Puisqu'il pouvait obtenir notre grâce par un seul regard vers son Père et un seul désir de son cœur, pourquoi y avoir mis le prix du sang ? Pourquoi les fouets, la couronne d'épines, les clous, la lance du soldat, pourquoi la croix ?

M. f., notre Rédemption opérée et acquise par Notre Seigneur ne devait pas nous immuniser comme par enchantement contre tout nouvel esclavage de Satan. Elle nous donnerait la force de triompher de nos passions, mais sans les anéantir ; ces passions continueraient de s'agiter dans les bas-fonds obscurs de notre être pour nous jeter dans le péché. Il fallait donc que nous pussions nous faire du péché une idée assez vive, capable de nous impressionner, de nous arrêter à l'heure de la tentation pour ne pas retomber sous son joug.

Sans doute, en dehors de la croix, il n'était pas impossible de nous représenter ce qu'il y a dans le péché de répugnant, de tragique, d'insupportable à Dieu.

L'âme bien née voit assez l'indignité de la conduite du pécheur qui l'établit en état de révolte contre son Dieu, son Père, le premier principe de son existence, sa Providence toujours à l'affût de ses besoins, le Maître bien-aimé qu'il devrait servir et glorifier. Et tout homme sensé devrait éprouver un frisson d'angoisse à la pensée des conséquences tragiques du péché sur lesquelles Notre-Seigneur a particulièrement appuyé dans sa parabole de la robe nuptiale : l'exclusion du ciel, l'enfer éternel.

Oui, tout cela peut nous aider à dominer nos mauvais penchants à l'heure de la tentation et nous inspirer un sincère et profond regret de nos fautes après nos faiblesses. Pourtant n'est-ce pas à genoux devant un crucifix que l'on comprend mieux l'abîme qu'il y a entre Dieu et le péché ? Qu'il en ait exigé une pareille réparation en la personne de son Fils innocent, c'est donc que le péché comporte une atteinte à ses droits et à son amour, dont nous pouvons difficilement nous faire une idée. En fait, c'est la croix qui a converti les âmes et sur les pieds de Jésus crucifié que les pénitents ont pleuré leurs péchés comme Marie-Madeleine.

* *

Notre catéchisme d'enfant posait cette question : Quels sont les principaux mystères de la religion? Et il répondait : Les principaux mystères de la religion sont le mystère de la Sainte Trinité, le mystère de l'Incarnation et le mystère de la Rédemption.

Et peut-être est-ce ce dernier qui présente le plus de difficultés à notre intelligence, comme le remarque le *Catéchisme du Concile de Trente,* surtout parce que nous n'arrivons pas à comprendre, dans notre ignorance du péché, la proportion entre l'expiation demandée et la faute commise.

Ainsi, m. f., quoi que nous puissions dire sur la sagesse de Dieu dans ce mystère, sur le témoignage immense d'amour qu'il nous donne en son Christ, sur les hauts enseignements de la croix pour notre vie morale, n'oublions pas que nous sommes en face d'une de ces vérités qui dépassent les lumières de notre raison et dont nous ne pénétrerons jamais par conséquent le dernier pourquoi.

Ce qui nous est demandé, c'est un acte de foi.

Mais devant tout ce que la croix a donné de consolation résignée aux déshérités, aux souffrants, aux malheureux, c'est-à-dire à l'immense majorité des hommes, ne croyez-vous pas que ce qui nous est demandé, c'est un acte de foi à l'amour ?

Ainsi le pensait S. Jean : « Pour nous, nous avons cru à la charité. » (I Jo., IV, 16). Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XXX

LES PÈLERINAGES

Mes frères,

Je vous rappelais dans une de nos dernières instructions la demande de l'Immaculée à Bernadette lorsqu'elle lui apparut à Lourdes : « Allez dire aux prêtres de me bâtir une chapelle... je veux qu'on vienne ici en procession. » La requête de la Sainte Vierge a été entendue ; au lieu d'une chapelle, ce sont trois magnifiques églises qui ont surgi des Roches Massabielle et c'est par milliers que les pèlerins y viennent chaque année en procession de toutes les parties du monde. Ces processions, comme toutes celles qui se ren-

dent en des sanctuaires lointains, portent le nom de « pèlerinages. » Aux proportions près, processions et pèlerinages sont en effet une même chose. Ce sera donc compléter ce que je vous ai dit des premières que de vous parler des seconds.

I

Les pèlerinages sont de pieux voyages entrepris pour aller visiter les lieux sanctifiés par la présence de Notre-Seigneur et des saints et pour y prier.

Plusieurs fois l'année, les Juifs se rendaient en pèlerinage au Temple de Jérusalem. Après l'Ascension de Notre-Seigneur, les premiers chrétiens aiment à visiter les Lieux Saints : Bethléem où il est né, Nazareth où il a vécu, Jérusalem qui l'a vu mourir, ressusciter et monter au ciel. Et ce ne sont pas seulement les chrétiens de Palestine qui font ces pieux pèlerinages, on y vient de tout le monde chrétien. S. Jérôme, sainte Paule et sa fille Eustochie y viennent de Rome et y passent le reste de leurs jours. Même quand les Musulmans se sont emparés des Lieux Saints, les chrétiens continuent d'y affluer et vous savez que c'est afin de secouer cette domination païenne, de permettre aux pèlerins de s'y rendre et d'y prier sans danger que furent organisées les Croisades.

Mais Jérusalem n'était pas le seul but de pèlerinage de nos pères. Rome, où sont morts les apôtres Pierre et Paul et qui garde précieusement leurs tombeaux, attirait également les pieux fidèles d'autrefois. S. Jacques de Compostelle, en Espagne, était aussi un lieu de pèlerinage très fréquenté et ce sont les pèlerinages au tombeau de ce saint apôtre qui ont fait donner à la voie lactée qui va précisément du nord-est au sud-ouest, en direction de l'Espagne, le nom de chemin de S. Jacques.

Outre ces trois pèlerinages particulièrement célèbres et extrêmement fréquentés au Moyen-Age, il y en avait beaucoup d'autres. C'est par milliers que chaque année les pèlerins se rendaient : en France à N.-D de Chartres, à N.-D. du Puy, à N.-D. du Laus ; en Suisse à N.-D. des Ermites ; en Italie à N.-D. de Lorette et en quantité d'autres sanctuaires moins célèbres. L'histoire raconte qu'une modeste chapelle toute proche de nous vit s'agenouiller sous ses voûtes, en une seule année, plus de trente mille pèlerins, devant la statue miraculeuse qu'on y vénérait.

On se rendait en pèlerinage aussi aux tombeaux des saints, à celui de sainte Geneviève à Paris, par exemple, à celui de S. Martin à Tours, de sainte Radegonde à Poitiers. Et tous ces pèlerinages, les chrétiens d'autrefois les faisaient à pied, le bâton à la main ; ils sillonnaient ainsi tous les chemins d'Europe, vivant d'aumônes qu'on leur donnait volontiers en ces siècles de foi afin d'avoir part à leurs prières, s'arrêtant, pour y prier, aux pieux sanctuaires qu'ils rencontraient sur leur route, sollicitant l'hospitalité dans les monastères qui s'échelonnaient le long de leur parcours. Partout on était heureux de les accueillir comme Notre-Seigneur lui-même, on était curieux de les entendre raconter ce qu'ils avaient vu.

II

Cette façon d'aller en pèlerinage n'est plus le fait, aujourd'hui, que de quelques isolés héroïques. Je dis « héroïques, » car le saint Curé d'Ars lui-même, qui s'était rendu ainsi à la Louvesc au tombeau de S. Jean-François Régis, crut devoir demander dispense de son vœu, afin de pouvoir revenir chez lui, sinon avec moins de fatigue, du moins sans autant d'humiliations. Aujourd'hui, pour peu que le but de pèlerinage soit éloigné, on s'y rend par le chemin de fer ou d'autres moyens de locomotion aussi rapides. La durée des pèlerinages, aussi bien que la fatigue qu'ils occasionnent, s'en trouve diminuée, mais leur nombre, on peut le dire, s'en trouve multiplié. Outre les grands pèlerinages aux Lieux Saints et aux tombeaux des saints apôtres, qui continuent d'avoir lieu, combien ont pour but, chaque année, les sanctuaires de Notre-Seigneur comme Paray-le-Monial et Montmartre, ceux de la Sainte Vierge comme Lourdes, La Salette ou Pontmain, les tombeaux des saints comme ceux du saint Curé d'Ars, de sainte Bernadette, de sainte Thérèse de Lisieux ! Thiers déclarait au siècle dernier que les pèlerinages ne sont plus dans nos mœurs. Comme il se trompait ! Ils ne l'ont peut-être jamais été autant qu'ils le sont maintenant.

Et les motifs qui font entreprendre ces pèlerinages sont les mêmes qu'autrefois.

Quelques-uns le font par reconnaissance, pour remercier Dieu, la Sainte Vierge ou quelque saint d'une grâce obtenue. Ils ont fait vœu de se rendre en pèlerinage à tel sanctuaire s'ils obtenaient la faveur demandée ; ils tiennent leur promesse. Combien de matelots se rendent ainsi, pieds nus et un cierge à la main, aux sanctuaires qui bordent la mer, en accomplissement d'un vœu fait au moment du danger !

Quelques autres le font par esprit de pénitence. Autrefois, quand un grand coupable revenait à Dieu, pour expier ses fautes et obtenir plus sûrement son pardon, il entreprenait quelque lointain pèlerinage ; les fatigues et les privations de la route lui servaient d'expiation. Du reste, l'Eglise accordait la remise de leurs fautes et de nombreuses indulgences à ceux qui se rendaient ainsi en pèlerinage à certains sanctuaires. Elle le fait, aujourd'hui encore, lorsqu'elle concède quelque Jubilé : pour le gagner, ceux qui le peuvent doivent se rendre en pèlerinage à Rome ou en certains sanctuaires désignés.

Mais la plupart se rendent en pèlerinage pour obtenir plus sûrement les grâces dont ils ont besoin. Evidemment, Dieu peut nous accorder ses grâces partout et il le fait habituellement ; mais il est libre aussi de le faire de préférence en certains endroits de son choix. De même qu'il accorde à certaines eaux une vertu curative spéciale et que

pour bénéficier de cette vertu curative il faut se rendre aux stations balnéaires que réclame votre état de santé, ainsi il accorde en certains sanctuaires des grâces qu'il n'accorde pas ailleurs. C'est une manière à lui de procurer la gloire de la T. S. Vierge et d'authentiquer, si je puis ainsi dire, les visites que cette bonne Mère fait à la terre et les messages qu'elle apporte du ciel aux hommes. C'est une manière à lui d'honorer ses saints, de rendre glorieux leur tombeau et d'encourager le culte que nous leur rendons.

III

Si vous avez le bonheur d'aller parfois en pèlerinage, faites-le toujours avec les vues surnaturelles que je viens de vous rappeler. Un pèlerinage, je vous le disais en commençant, est un pieux voyage entrepris pour visiter les lieux sanctifiés par Notre-Seigneur, la Sainte Vierge ou les saints et pour y prier. Ce n'est donc pas une partie de plaisir, une excursion, une expédition de tourisme. Sans doute, il n'est pas défendu de regarder les régions qu'on traverse ni d'admirer les sites ou les monuments qu'on aperçoit au passage, mais ces curiosités ne doivent pas nous faire oublier le but de notre voyage, qui est tout de religion et de piété.

Préparez-vous à votre pèlerinage par la réflexion et la prière. Pensez à ce que rappelle le sanctuaire que vous allez visiter, aux grâces que vous allez y demander, et pour les solliciter avec plus de confiance, remémorez-vous les faveurs et les miracles que d'autres y ont obtenus.

Avant de vous mettre en route, ayez soin de vous confesser, à moins que vous ne préfériez le faire au cours même de votre pèlerinage, et placez votre voyage sous la protection de Dieu et de ses saints, en récitant pieusement les prières liturgiques de l'itinéraire.

Au cours du trajet, demeurez recueillis et évitez toute dissipation. Si vous faites route avec d'autres, montrez-vous aimables et pleins de charité envers eux ; aimez à leur rendre service selon votre pouvoir et surtout édifiez-les par votre piété et votre modestie. Dans ces pèlerinages collectifs, un horaire fixe ordinairement les différents exercices de la journée ; soyez-y fidèles, surtout pour prendre part aux prières en commun qu'il prescrit. Qu'ils sont édifiants, ces trains de pèlerinage dont chaque wagon est comme une église ambulante, où la prière et les saints cantiques se succèdent presque sans interruption !

Arrivés au but de votre pèlerinage, imitez, au moins en esprit, les premiers croisés lorsque, sous la conduite de Pierre l'Ermite et de Godefroy de Bouillon, ils arrivèrent en vue de Jérusalem. Se jetant à genoux et baisant la terre arrosée du sang de Notre-Seigneur, ils s'écriaient dans leur pieux enthousiasme : « Jérusalem ! Voici Jérusalem ! » Tout lieu de pèlerinage est un lieu saint, en effet, que Notre-Seigneur, la Sainte Vierge ou quelque saint a choisi pour y manifester sa puissance. « *Hic habitabo quoniam elegi eam,* » semblent-ils vous dire, j'habite ce lieu, ce rocher, ce vallon, cette montagne, parce que je l'ai choisi pour y manifester ma bonté. Que de malades, en effet, y ont recouvré la santé, que d'aveugles y ont retrouvé la vue, de sourds l'ouïe, de paralytiques le mouvement, que de pécheurs surtout y ont retrouvé la paix du cœur ! Repassez dans votre esprit tous ces bienfaits et qu'ils excitent votre confiance, surtout si vous êtes venus demander quelque faveur semblable.

Si vous l'obtenez de façon bien évidente, ne craignez pas de rendre gloire à celui qui vous l'a accordée ou obtenue, en la faisant connaître. Vous vous montrerez ainsi reconnaissants envers lui, vous le ferez connaître à d'autres, vous provoquerez leur confiance en lui et leur inspirerez la pensée d'y avoir recours à leur tour. Les *ex-voto* qui recouvrent les murs de certains sanctuaires, les pieux récits des guérisons qui y ont été obtenues n'ont pas d'autre but.

Votre pèlerinage terminé, retournez chez vous avec les mêmes sentiments de recueillement et de piété qui vous animaient à l'aller. Que vous ayez obtenu ou non les grâces que vous alliez demander, bénissez Dieu : il peut encore vous exaucer. N'est-ce pas après avoir quitté Notre-Seigneur et alors qu'ils s'en retournaient, que les dix lépreux furent guéris ? Soyez sûrs que vous ne repartez pas les mains vides : si Dieu ne vous a pas accordé ce que vous demandiez, c'est parce qu'il veut vous accorder mieux.

Et surtout, rentrés chez vous, édifiez vos compatriotes en vivant plus chrétiennement encore qu'avant votre pèlerinage, et faites mentir le proverbe qui dit que ceux-là se sanctifient rarement qui vont en pèlerinage souvent. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION

LA CHASTETÉ

Mes frères,

Parlant de l'Annonciation de la Sainte Vierge, Bossuet a dit : « Apprenez, chrétiens, l'estime que vous devez faire de la pureté. Hélas ! que nous faisons peu de cas d'un si cher trésor ! Marie est prête à répondre à l'ange que cela ne peut se faire, parce qu'il lui semble que sa virginité est intéressée dans cette proposition, tant sa pureté lui est précieuse. » Cette pureté ne subit aucune atteinte du fait de la naissance de Jésus. Néanmoins, afin de perdre l'apparence de souillure légale contractée par elle, Marie, quarante jours après son enfantement, n'hésite pas à se soumettre aux pratiques juives de la purification. La Vierge immaculée nous donne par ce bel exemple des leçons d'obéissance, d'humilité, de pénitence, de générosité et d'amour de Dieu qui nous aideront à préserver la belle vertu dans notre âme ou à la reconquérir si nous l'avons perdue. Voyons, à cette

occasion, quels sont les principaux avantages de la pureté et les conséquences de l'impureté.

I

La pureté est cette fragile vertu qui consiste à garder l'ordre voulu par Dieu dans l'usage de nos sens, celle qui nous fait vivre comme des anges dans des corps de chair et nous rapproche ainsi du Dieu pur. Elle se rattache à la vertu de tempérance, car « elle tempère et règle les appétits de la concupiscence par rapport aux plaisirs que le corps peut recevoir par le sens du toucher, » comme dit S. Thomas d'Aquin. Elle châtie (et le mot chasteté vient de là) avec le fouet de la raison et de la crainte de Dieu la concupiscence de la chair, « comme on châtie un enfant pour le rendre sage, » c'est un Sage de l'antiquité, Aristote, qui emploie ces derniers termes.

« Est-il rien de plus beau que la chasteté ? dit S. Bernard. D'un homme elle produit un ange ; elle exprime l'état de la gloire, c'est une participation de la vie angélique. » Les païens eux-mêmes soupçonnaient la beauté de cette vertu : de là les honneurs qu'ils rendaient à leurs Vestales, à leurs vierges. Toutefois on peut dire que c'est Notre-Seigneur qui est venu apporter cette vertu au monde qui s'affaissait sous le poids de la corruption. « Bienheureux les cœurs purs, disait-il, car ils verront Dieu. »

Cette vertu est donc nécessaire à tout chrétien pour aller au ciel : « L'impudique ne possédera pas le royaume de Dieu, » dit S. Paul. Elle est une marque de prédestination ; elle ravit le cœur de Dieu et mérite ses félicitations. Une seule fois, dans l'Ancien Testament, Dieu fait des louanges à son peuple : c'est qu'il a reconnu quelques âmes pures : « Oh ! qu'elle est belle, la race des âmes pures avec éclat ! » dit Dieu par l'écrivain inspiré. Il est tellement charmé par les nobles attraits de cette vertu qu'il intervient pour la protéger miraculeusement chaque fois qu'une vierge en danger l'appelle au secours de sa vertu menacée. C'est ce que nous lisons dans la vie des saintes Lucie, Agnès, Barbe, Darie, Claire, etc...

Jésus, l'époux des vierges, leur a promis une couronne spéciale dans le ciel, mais déjà sur la terre elles jouissent des précieuses prérogatives que comporte la belle vertu. Les âmes libres des liens terrestres par amour pour Jésus suivent de plus près, ici-bas, l'Agneau divin. Leur regard semble refléter l'âme de Jésus-Christ. On raconte qu'en Suisse, à certaines époques de l'année, on allume le soir des feux sur les coteaux pour fêter l'anniversaire de l'indépendance du pays. On les appelle les feux de la liberté. Les âmes qui se sont rendues indépendantes de la tyrannie des concupiscences, rayonnent aussi des feux de la liberté. La clarté de leur regard laisse entrevoir la radieuse beauté de leur âme blanche comme les fiers sommets des Alpes couverts des neiges éternelles et baignés d'azur lumineux.

L'atmosphère des âmes pures est d'une luminosité joyeuse. Le ciel de notre âme a besoin de pureté pour être joyeux. Lorsqu'il est chargé de lourds nuages de pensées impures ou d'imaginations lubriques qui interceptent les doux rayons de l'astre de la foi, l'âme est triste et sombre. Que brille l'éclat d'une parfaite vertu, et l'âme s'épanouira dans la joie surnaturelle. « Lorsque quelqu'un, aidé par la grâce qui vient du Christ, retient ses passions sous le joug de la chasteté, il éprouve dans son cœur une délectation proportionnée à la réserve de ses sens, disait Lacordaire en 1830. C'est une joie qui soulève, dilate l'âme, embaume toute une vie. Une âme qui reste pure est toujours jeune. » Certaines personnes aiment qu'on leur dise qu'elles ont toujours vingt ans. Voici la recette pour rester jeune ; n'en cherchez pas d'autre : gardez votre cœur pur.

Cette vertu donne plus de valeur aux actes et aux prières de celui qui la possède et porte ses heureuses influences jusque dans son corps. Un écrivain italien, le docteur Mantegazza, a écrit quelque part : « Tout le monde (et la jeunesse en particulier) peut éprouver les bienfaits immédiats de la chasteté : ténacité et promptitude de la mémoire, fécondité de l'esprit, force de la volonté, trempe du caractère, vigueur que les libertins ne pourront jamais connaître. » Cette vertu est un grand trésor ; veillez donc à ne pas la perdre, car vous la portez dans des vases fragiles, attention aux cahots du chemin de la vie ! C'est une perle précieuse que Dieu vous a confiée : que la réserve des sens vous préserve des chutes funestes ! Ne soyez point téméraires et ne vendez pas au démon le plus grand trésor de votre âme. Jésus l'a rachetée au prix de son sang. Gardez-la pure, toute belle.

Marie vous enseigne en ce jour à veiller sur votre pureté. Pour préserver cette vertu, il faut obéir pleinement au sixième et neuvième commandements de Dieu. La Vierge Immaculée ne portait en elle qu'un foyer de vertus, « fait de tendances vers Dieu, » comme dit excellemment S. Augustin ; or Marie, préservée du péché originel et de ses tristes suites, n'hésite pas à se soumettre à la loi de la purification juive qui ne l'atteint pas. Ne cherchons pas de faux prétextes pour nous exempter de la loi de pureté. Défions-nous de notre faiblesse ! Nous portons en nous un foyer de péché, comme dit le Concile de Trente. Dieu nous a donné des lois, non pour nous gêner, mais pour nous conduire au vrai bonheur. Soyons humbles comme Marie, car l'humilité garde la pureté. Soyons comme elle encore généreux dans l'esprit de pénitence qui protège la belle vertu comme les larges feuilles du lis protègent sa blanche corolle contre les chenilles.

On raconte qu'un jeune apprenti disait à son confesseur : « Dans l'atelier où je travaille j'entends toutes sortes de mauvaises conversations. Je me suis fait une petite croix de fer avec des pointes recourbées et lorsque j'entends des grossièretés je presse cette croix sur ma poitrine, car il vaut mieux que je fasse du mal à mon corps que si c'était mon corps qui fît du mal à mon âme. » Celui-là avait compris les règles de l'ascétisme chrétien. Il entendait, comme

le veut S. Paul, posséder son corps dans la sainteté et l'honneur.

Marie nous apprend encore à diriger nos pas vers le Temple pour nous y consacrer à Dieu corps et âme pour toujours. Fuyez donc ces lieux de divertissements mondains où vous perdez à la fois votre temps et votre esprit de recueillement, pour le moins qu'on puisse dire. Dans ces réunions profanes où notre ange gardien se trouve mal à l'aise, l'âme s'amollit et là de lourdes chutes s'amorcent parfois par quelques fautes qu'on croit légères. C'est au pied de l'autel que nous devons aller chercher la force du combat spirituel, car toujours « la chair convoite contre l'esprit, » dit S. Paul ; cette lutte qui nous met aux prises avec une partie de nous-mêmes ne nous laisse guère de répit. Au lieu de nous laisser aller à notre penchant pervers, suivons Marie dans les chemins montants qui mènent à Dieu, suivons-la aussi sur la colline du Calvaire avec Marie-Madeleine repentie et, si nous nous tenons près d'elle, elle nous donnera le sel de la Sagesse qui conserve la belle vertu comme le sel préserve les viandes de la corruption.

II

Les Pères de l'Eglise sont très sévères pour le vice impur. S. Basile l'appelle « peste vivante, » S. Grégoire « une chaîne infernale qui tient les âmes esclaves. » S. Thomas nous dit que c'est le péché qui réjouit le plus le démon, « qui n'a pas plus forte chaîne pour lier les hommes ; » un autre théologien, S. Alphonse de Liguori, affirme que le péché d'impureté est la plus grande porte de l'enfer ; de même que l'orgueil a rempli l'enfer d'anges rebelles, l'impureté le remplit de damnés.

Ce vice remplit le monde de maux incalculables : il dégrade l'être tout entier, mine sourdement la famille et porte ainsi le plus grand tort à la société. « Ce vice mène à l'hôpital, dit Louis Veuillot, et par quel chemin ! L'impureté ruine la santé ; pour être lente, la ruine de l'organisme n'en est pas moins sûre. » Paul Bureau, dans son livre *L'Indiscipline des mœurs*, tient le même langage véridique : « Il se fait chaque année un grand carnage de jeunes gens, » affirme-t-il en parlant de ceux chez qui ce vice obscur a tout détruit : esprit, volonté, cœur et même santé. Le démon de l'impureté est un larron de cœurs, car le cœur s'éteint dans l'impureté comme le tison dans la fange, a-t-on dit, et le Père Lacordaire, qui connaissait bien la jeunesse, confirme cette dure vérité en apportant le témoignage de son expérience : « Je n'ai jamais rencontré d'âmes aimantes que celles qui ignoraient le mal ou qui luttaient contre lui. » Attila se disait le fléau de Dieu ; non, c'est le vice impur qui est le vrai fléau de l'humanité ; là où il a traîné son torrent fangeux, les fleurs de l'amour chrétien ne pourront plus s'épanouir, la véritable affection ne subsistera plus, or là où il n'y a plus d'amour il n'y a plus de joie, Dieu ne reste point dans un cœur sans amour, car Dieu lui-même est amour.

On raconte que dans certains pays tropicaux on redoute de gros oiseaux qui suivent le voyageur, tâchent de le fasciner en battant des ailes sans cesse devant lui, puis, l'ayant endormi, s'approchent et lui sucent le sang des veines ; n'est-ce pas là l'image de l'impureté qui s'insinue dans le cœur peu à peu, y portant des germes de mort ? La jeunesse doit se tenir particulièrement en garde contre cette fascination. Sous la plume d'un brillant écrivain italien j'ai lu le récit suivant[1] : « C'étaient un père et son fils, S'ils eussent craint en route quelque fâcheuse rencontre, peut-être ne seraient-ils pas partis. Mais c'était une belle nuit de juillet ; ils devaient voyager toute la nuit dans la fraîcheur, pour décharger au petit jour sur le marché leurs briques à vendre. Ils connaissaient la route par cœur, avaient chacun leur chariot traîné par des chevaux si doux, si prudents qu'on eût pu se laisser conduire par eux les yeux fermés. Ce voyage n'avait rien d'insolite. Pas d'adieux ni de recommandations : quand ils partirent toute la maisonnée dormait. La route était si facile ! A peine quelque pierre lavée par la pluie récente de çi de là, quelque marécage plein de bourbe au bord glissant du chemin. La mère ne songea pas à suivre son enfant avec son tendre regard jusqu'au premier détour de la route ; et ils cheminèrent la nuit brides en main, presque couchés sur leur chariot.

« Quel heureux voyage ! Quel air frais ! De temps à autre, un petit cahot pour une pierre de rien et c'est tout : une route où ils se croyaient plus en sûreté que chez eux. Rien d'hostile ne flottait dans l'air ambiant où baignaient nos deux conducteurs. A un contour, un fossé plein de fange au bord de la route. L'enfant la vit, cette vase traîtreusement noire, immobile, molle... Mais la bourbe n'a pas d'angles contre quoi l'on aille buter, ni de phosphorescences qui puissent effrayer le cheval, ni ce clapotement furieux des eaux torrentielles qui réveille parfois le conducteur. L'enfant qui sommeillait tira les rênes pour prendre le tournant brusque, le cheval brusquement le jeta dans le fossé. Sur la terre ferme, l'enfant eût pu se dégager, mais la vase profonde le trahit en l'attirant en bas au lieu de le soutenir : elle paralysa ses mouvements. Le char qui avait basculé sur lui aida la fange à l'ensevelir. Elle le tua avec une silencieuse cruauté, sans même en avoir l'air, car la vase n'a ni griffes ni bec ni mâchoire.

— « Au secours, papa, je meurs ! » cria l'adolescent.

« Le père, resté un peu en arrière, trouva son fils en agonie. Tandis que celui-ci criait et que des gens accouraient le délivrer, le chariot acheva de l'enliser, empêchant tout secours utile. Quand on le retira de là, il se débattait encore, comme s'il eût voulu ne pas s'avouer vaincu par une chose dont il n'eut jamais peur. Il se serait sauvé des atteintes du feu ; il périt des étreintes de la fange. Il ne vit point l'aube joyeuse de l'arrivée ; il n'embrassa plus sa mère. Souvenez-vous de lui pour craindre en chemin plus que les fléaux violents et réputés redouta-

[1] Journal *L'Avvenire d'Italia*, 7 juillet 1922.

bles, la vase du marais qui vous attend cachée et qui la nuit ne trahit sa présence que par ses exhalaisons fétides. Attention ! n'y tombez pas : on y meurt. »

Ainsi narra le fait un journaliste italien, et dans son récit je vois symbolisée notre jeunesse moderne qui s'avance, inexpérimentée, sur le chemin de la vie. La fange visqueuse de l'impureté la guette de toutes parts. La conjuration de l'ambiance se ligue avec ses passions qui mènent le char de son âme pour la jeter au premier tournant dans l'abîme fétide de la corruption morale. Attention surtout à ce tournant de la vie qu'on appelle l'âge de la puberté ! C'est l'heure où la bête lubrique se remue plus violemment en nous, l'heure où l'âme plus portée à la rêverie se laisse aller au demi-sommeil de la tiédeur, l'heure où les clartés de la foi sont obnubilées par une atmosphère lourde de sensualisme. L'adolescent est dans la nuit de l'épreuve, en butte aux sournoises poussées de la chair en révolte. Malheur à lui si, peu vigilant, il lâche les rênes à ses passions brutales ! Vite alors il tomberait dans des fautes qui auraient un retentissement effroyable dans tout son avenir ; et ces chutes sont d'autant plus faciles qu'on a renversé à notre époque presque tous les parapets sur les bords glissants de l'abîme du vice.

Malheur à ceux qui cèdent aux appels de la chair et du sang et ne sont point mis en garde par les premiers « hennissements de la luxure, » pour employer une expression du grave Bossuet en un tel sujet. C'est alors surtout qu'il faudrait « veiller et prier, » pour doubler sans faire de chute irrémédiable ce cap de la vie où chantent tant de sirènes. S. Bernard nous indique trois sortes de veilles : « Sur la main pour les actions, sur la langue pour les discours, sur le cœur pour les affections et les pensées, et celle-ci est la plus importante. »

Les actions naissent des pensées, dit S. Augustin. Le pape S. Clément dit que S. Pierre recommandait souvent cette vigilance du cœur par ces mots : « Pour garder son cœur, il faut continuellement veiller sur soi, avoir Dieu présent partout et écraser les mauvaises pensées contre le Christ aussitôt qu'on les découvre. » S. Bonaventure nous dit aussi d'attacher « par les cordages des bonnes pensées le vaisseau de notre cœur à la pierre inébranlable qui est le Christ, quand le vent de l'impureté vient le secouer sur la mer orageuse du monde. »

On pourrait signaler encore la vigilance sur les yeux qui sont les « boute-feux des vices, » comme disait déjà le païen Sénèque. C'est par eux que la mort porte ses terribles ravages dans la maison, et S. Pierre nous parle de certains « yeux qui sont pleins d'adultère » (II Petr., II, 14), mais il est temps de conclure.

* *

En certains pays, on allume des feux pour chasser les fauves durant la nuit ; ce feu que nous devons allumer dans l'âme de notre jeunesse pour qu'elle ne soit pas la proie de ce fauve qui s'appelle le vice impur, c'est le feu de l'amour de Dieu. Ce sont encore les rayons de ce feu ardent qui rendront aux âmes leur beauté, si jamais elles la ternissent dans les fanges de l'impureté. Tous les autres moyens que j'ai cités il y a un instant et qui ont pour but de préserver la vertu liliale de la pureté sont utiles aussi et même l'amour de Jésus est un amour réparateur. Jésus qui a préservé sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et tant d'autres vierges des atteintes du mal, a relevé aussi sainte Marie-Madeleine et tant d'autres pénitentes et pénitents. C'est donc là que, en quelque état que nous soyons, il nous faut aller chercher le remède et le salut. Ainsi soit-il.

LES LITANIES DU SACRÉ-CŒUR

I

ORIGINES ET DÉVELOPPEMENT DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Parmi les dévotions multiples qui sollicitent la ferveur des croyants, il en est une qui se recommande entre toutes, autant par son objet qui est le Christ lui-même, que par l'accroissement merveilleux, manifestement voulu par la Providence, qu'elle prend de jour en jour. C'est la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Afin de nous en pénétrer davantage et d'en retirer de plus abondants profits spirituels, il ne nous sera pas inutile de la méditer pendant quelque temps, et en particulier de peser les titres du bon Maître à notre adoration et à notre amour, tels que l'Eglise les a réunis dans ses litanies du Sacré-Cœur.

I

La piété spéciale à l'égard du Cœur de Jésus peut paraître, à bon droit, d'origine relativement récente. Il n'en reste pas moins qu'elle a été comme annoncée et préfigurée, quoique d'une façon discrète, avant même que fût accomplie la merveille de Bethléem, la naissance du Fils de Dieu.

En effet, nul ne discutera que l'organe du cœur ait été, de temps immémorial, pris par les hommes pour le siège des sentiments et pour le symbole de l'amour. Cette convention repose d'ailleurs sur une réalité physiologique, car nos émotions les plus diverses agitent notre cœur d'une manière douce ou pénible, violente ou joyeuse, et c'est par là que nos sensations physiques rejoignent les manifestations de notre vie intellectuelle.

Or l'Ancien Testament, par un anthropomorphisme hardi, n'a pas hésité à parler plus d'une fois du « cœur de Dieu. » C'est ainsi qu'il est dit, dans le trente-deuxième Psaume : « Les pensées de son cœur (de l'Eternel) subsistent de race en race » (verset 11). Et un peu plus loin, l'auteur inspiré précise que la bonté du Seigneur veille « sur ceux qui espèrent en sa miséricorde, pour délivrer leurs âmes de la mort et les nourrir dans

la famine. » (verset 19). Dans deux autres psaumes, éminemment messianiques l'un et l'autre, se trouvent ces passages que l'Eglise applique à Jésus souffrant : « Mon cœur s'attend à l'insulte et à la misère. » (Ps. xxxviii, 21) et : « Au début du Livre il est écrit que je ferai ta volonté ; mon Dieu, je l'ai voulu, et la loi est gravée au fond de mon cœur. » (Ps. xxxix, 8-9). Le prophète Jérémie annonce que Jéhovah aura pitié des pécheurs, « car ce n'est pas de bon cœur qu'il afflige et humilie les enfants des hommes. » (Thren., iii, 32-33).

Dans le Nouveau Testament, Jésus lui-même confirme et développe davantage ce que les antiques écrivains de la Bible avaient déjà laissé entrevoir de sa tendresse : « Apprenez de moi, proclame-t-il, que je suis doux et humble de cœur. »

On pourrait citer d'autres textes. Si nous avons choisi ceux-là de préférence, c'est que l'Eglise les a cueillis pour louer officiellement le Sacré-Cœur et que, par suite, aucun doute ne peut subsister sur leur portée et leur réelle signification. Cela nous autorise à conclure que la dévotion au Cœur sacré plonge ses plus lointaines racines jusque dans les Ecritures de la Loi mosaïque.

II

Nous ne faisons, d'ailleurs, aucune difficulté de reconnaître que ce n'est là qu'un prélude, bien vague encore. Il était dans les desseins de la Providence de ne donner sa pleine amplitude au genre de piété qui nous occupe qu'au moment où celle-ci correspondrait mieux aux désirs changeants et aux besoins nouveaux des hommes.

Avec une vigilance toujours attentive, le Seigneur se plaît à adapter les formes variables de son immuable religion aux circonstances, de manière à faciliter le salut des âmes et à rendre plus doux le sentier qui mène aux splendeurs du ciel. C'est lui qui juge de l'heure où il convient de laisser peu à peu s'affaiblir tel élan d'enthousiasme ou de susciter, au contraire, des empressements encore inconnus.

En fait, dans les premiers siècles du christianisme, l'amour et l'adoration des fidèles se portèrent vers Jésus considéré surtout comme le Rédempteur, le Messie, le bon Pasteur, l'Eucharistie. Le culte de sa nature humaine, unie pourtant à la nature divine, demeurait encore dans l'ombre. Il faut attendre jusqu'à l'institution de la fête du T. S. Sacrement, bien plus exactement appelée « fête du *Corpus Domini*, » pour voir se dessiner un courant nouveau. Mais cette solennité du Corps du Christ, pour laquelle S. Thomas d'Aquin a écrit un admirable office, aussi imprégné de poésie que de doctrine, n'est pas encore absolument la fête du cœur adorable de Jésus. Il célèbre sa personne entière ; il la célèbre surtout dans sa présence eucharistique ; le cœur est confondu dans cette louange générale. Nous sommes déjà sur la route, mais nous n'avons pas atteint le but.

Il faut que Notre-Seigneur lui-même intervienne, et c'est ce qu'il fera d'une façon sensible et frappante vers la fin du xvii^e siècle. A cette époque, dans le monastère des Visitandines de Paray-le-Monial, se trouve une religieuse, Marguerite-Marie Alacoque, qui, dès sa première enfance, a commencé à donner des signes étonnants de tendance à la perfection. Le courage et l'esprit surnaturel avec lesquels elle a surmonté de longues et multiples épreuves ont achevé d'affiner son âme. Elle en est arrivée à un degré de vie intérieure qui lui vaudra des révélations et des extases.

Et voici qu'effectivement Jésus daigne lui apparaître. Un jour qu'elle était en prières devant le tabernacle, le Christ surgit devant Marguerite. En un geste inouï, il entr'ouvre sa poitrine, pour montrer son cœur surmonté de flammes et entouré d'une couronne d'épines. Puis il daigne prendre la parole. Ce qu'il réclame, en retour de tant de supplices endurés pour le salut des hommes, c'est l'institution d'un culte spécial qui réparera les incessants outrages de notre odieuse ingratitude et qui sera d'ailleurs récompensé par des promesses aussi grandioses qu'infaillibles.

En vain la moniale cherche à se dérober, parce qu'elle se sent incapable de mener à bien une aussi redoutable tâche. Le Christ insiste, en l'assurant de son aide toute puissante. Sans doute, l'entreprise divine coûtera à la religieuse toutes sortes de sacrifices, d'humiliations, de contradictions et de peines. Mais elle sait que ces afflictions sont, en principe, les prémices du céleste Amour. Elle accepte donc, et se voit bientôt secondée par le pieux Père de la Colombière, qui tient à devenir le premier apôtre du Sacré-Cœur.

Ainsi commencée, l'œuvre ne pouvait que réussir. Aucune résistance humaine n'est de taille à enrayer une initiative du ciel. Lentement d'abord, mais sûrement, le culte du Sacré-Cœur se propage. Après avoir pénétré dans toutes les provinces françaises, il s'étend sur les pays voisins et triomphe des hésitations prudentes de la Cour romaine. Officiellement encouragé par le Souverain Pontife, il rayonne sur tout l'univers. Au fur et à mesure que les années passent, il se fortifie et prend un caractère public, officiel, général. Quand viendront, plus tard, les désastres français de 1870, la nation pécheresse, mais que Léon XIII jugeait néanmoins « très noble, » se jettera d'un seul élan auprès du Cœur de Jésus pour obtenir miséricorde. La France pénitente et dévouée : « *Gallia pœnitens et devota* », érigera au sommet de sa capitale cette basilique de Montmartre qui, dans les desseins de la Providence, doit devenir non seulement l'église nationale, mais le centre mondial de la dévotion au Sacré-Cœur. Plus tard encore, lorsqu'un tocsin nouveau appellera les soldats sur les champs de bataille de 1914, des foules de mobilisés arboreront comme un palladium de sauvegarde et de victoire, le petit insigne tricolore où brille le Cœur de Jésus, et, dans l'angoisse des heures menaçantes, l'épiscopat français prononcera le vœu de solenniser davantage la fête du Sacré-

Cœur, vœu que notre population fidèle accomplit encore, chaque année, avec un si religieux élan.

III

Entre temps, une autorité plus haute ratifie l'acclamation populaire.

Il est de règle que le pape, chef suprême et responsable de l'Eglise entière, observe la plus rigoureuse et la plus stricte réserve lorsqu'il s'agit de reconnaître une modification quelconque aux rites, aux dévotions, aux prières traditionnelles. Même lorsque, personnellement, il est convaincu que cette innovation est bonne et qu'elle vient de Dieu, il est tenu de s'abstenir de tout encouragement officiel jusqu'à ce que, à l'aide des congrégations de cardinaux qui l'assistent, il ait pu se former une certitude absolue, qui seule lui permettra d'approuver officiellement, en tant que Souverain Pontife, le culte qui tend à s'établir. C'est même cette règle si sage qui explique pourquoi sont si longues et si difficiles les procédures des causes de canonisation.

La loi générale fut observée à propos du message transmis par Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie.

Pendant plus d'un siècle et demi, le Saint-Siège garda le silence. Il ne voyait pas d'un mauvais œil la forme nouvelle de piété qui prenait possession, peu à peu, de toutes les églises. S'il y avait trouvé la moindre chose à reprendre, nul doute qu'un décret, à la fois rigide et paternel, n'en eût sur le champ arrêté l'expansion. Mais avant d'y acquiescer publiquement, il attendait que toute incertitude fût éliminée, que la vérité se manifestât clairement, que nulle objection ne pût même se targuer d'être le moins du monde fondée.

Quand toutes les précautions humaines et surnaturelles furent prises, quand aucune hésitation ne resta possible, alors le Souverain Pontife éleva la voix.

L'immortel Pie IX étendit d'abord à l'Eglise entière la fête du Sacré-Cœur, jusqu'alors réservée, grâce à des indults spéciaux, aux diocèses de notre nation. Il accorda une indulgence de cent jours à l'oraison jaculatoire qui s'adresse au Cœur de Jésus. Léon XIII, son successeur, alla plus loin. Il éleva la solennité du Sacré-Cœur au rang des plus importantes et, le 11 juin 1899, il décida de consacrer le genre humain à ce Cœur qui avait été percé d'une lance afin de laver par le sang les souillures de l'univers.

Tout le monde connaît l'émouvante formule composée à cette occasion par le pape lui-même, et qui se répète chaque année jusque dans les chapelles les plus obscures. Presque en même temps (2 avril 1899), la Sacrée Congrégation des Rites, qui prépare, sous le contrôle du pape, les décrets liturgiques, accordait son approbation à cette forme exceptionnelle de prière que l'on appelle les litanies du Sacré-Cœur.

Depuis, nous avons vu mieux encore. La fête du Cœur Sacré de Jésus a pris une place primordiale dans le cycle des toutes premières solennités religieuses, et l'humble Visitandine Marguerite-Marie a été unie au triomphe de son Maître, dont elle avait longtemps partagé les souffrances, lorsqu'elle a été enfin élevée aux honneurs souverains des autels.

* *

C'est de la sorte que Rome a parlé.

De même que la croyance des peuples avait amené le Saint-Siège, qui traduit la pensée de Dieu, à reconnaître le désir divin, de même, l'action vigoureuse des Pontifes a décuplé, en retour, la ferveur de la catholicité entière.

On ne rencontrerait plus aujourd'hui, même parmi les tribus du fond de l'Afrique qu'abordent les missionnaires, une seule chrétienté qui n'honore, qui ne chérisse le Cœur sanglant et glorieux qui a palpité pour nous jusqu'à l'ultime spasme de l'agonie et qui est maintenant encore, dans le ciel, animé de l'amour le plus ardent pour nous.

Oserions-nous rester les seuls indifférents ou tièdes, en présence de cet incomparable concert? Nous avons trop de foi et de charité pour cela. Unissons donc nos hommages à ceux qui montent de toutes les régions de la terre. Ranimons sans cesse notre zèle, par la réflexion et la prière, envers le Cœur adorable de Jésus, source du salut pour les hommes, symbole ineffable de l'amour d'un Dieu. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT BLAISE

(3 février)

SA VIE, SES VERTUS, SON CULTE

Mes frères,

Il n'y a qu'une manière d'être saint, c'est de réaliser l'union à Dieu par l'amour. Cependant on remarque chez les saints des aspects très divers de la sainteté, de même que parmi les diamants chacun brille d'un éclat qui lui est propre. Notre dévotion peut donc choisir dans la longue liste des saints celui qui l'attire davantage en raison du cachet particulier de sa sainteté.

On a tendance aujourd'hui à donner la préférence à des saints ou à des saintes modernes, sans doute parce que, ceux-ci étant plus près de nous, il nous semble qu'il y a plus de points de contact entre leur vie et la nôtre. Il serait regrettable, cependant, de négliger tout à fait les saints plus anciens en faveur desquels intercèdent auprès de nous une tradition vénérable et un culte séculaire S. Blaise, le patron de votre paroisse, est précisément l'un de ceux qui se recommandent par leur haute antiquité et par l'assistance qu'ils ont manifestée à leurs fidèles serviteurs. Pour encourager et aider votre dévotion envers lui, je vous rappellerai les traits principaux de sa vie, les mérites particuliers de ses vertus et quelques-uns des aspects intéressants du culte qui lui est rendu.

I

C'est en Orient que S. Blaise naquit, à Sébaste, ville d'Arménie, cette contrée située au nord de la Palestine et au sud de la Mer Noire. Le IIIe siècle touchait à sa fin. L'Arménie s'était convertie tout entière à la foi chrétienne avec son roi Tiridate II ; mais les persécutions sévissaient encore.

La famille de S. Blaise, qui était païenne, appartenait à une classe élevée ; aussi l'enfant reçut-il une éducation soignée. Après avoir étudié les belles-lettres, il s'initia à la médecine. Devenu très habile dans cette science, il consacra bientôt tous ses instants au soin des malades, ce qui lui valut une grande popularité parmi ses compatriotes. Ses études lui avaient sans doute permis de connaître les écrits des chrétiens et des apologistes ; on peut supposer que sa profession l'introduisit dans plus d'une famille chrétienne, dont il vit la religion en action ; son dévouement au service des malades lui mérita des lumières plus nombreuses et des appels plus pressants de la grâce : un jour, le jeune médecin reçut le baptême et entra dans le troupeau du Christ.

Cette conversion était d'autant plus méritoire que la persécution, loin de cesser, devenait de jour en jour plus violente. En Orient et en Occident, le sang chrétien coule à flots. C'est l'époque où périssent sainte Agnès et sainte Lucie. A Sébaste, 17.000 chrétiens sont mis à mort par ordre du gouverneur Agricola ; l'évêque était au nombre des premières victimes. Le tyran avait pensé venir à bout du troupeau en supprimant le pasteur. Mais les fidèles se rassemblèrent pour élire, selon la coutume du temps, un nouvel évêque. Blaise fut élu à l'unanimité. On était en 309.

Désirant, pour demeurer au service des âmes, éviter une arrestation trop facile à prévoir, le nouvel évêque se retira dans une grotte du Mont Argée, à quelque distance de Sébaste. Occupé à la prière, il venait souvent réconforter ses fidèles, pénétrant même dans les prisons où les confesseurs de la foi attendaient le martyre.

En 312, un événement important vint arrêter les persécutions contre les chrétiens. Ce fut la victoire de Constantin sur Maxence au Pont Milvius, suivie de sa conversion. L'année suivante, l'édit de Milan établissait le principe de la tolérance à l'égard du christianisme. Dans la pensée de Constantin, cette tolérance devait aller jusqu'à la bienveillance. Désormais la religion chrétienne étant officiellement reconnue, le culte put s'épanouir au grand jour et l'évêque rentra dans sa ville épiscopale.

Cependant l'intolérance ne devait pas tarder à relever la tête, secondée par l'ambition de Licinius, qui régnait sur la partie asiatique de l'empire. Constantin, désireux de cimenter une alliance avec lui et de le gagner à ses idées bienveillantes pour le christianisme, lui avait donné sa fille en mariage et c'est d'accord avec lui qu'il avait signé l'édit de Milan. Licinius, en s'associant dans cette importante affaire à Constantin, avait cédé au désir de ne pas contrarier son beau-père plutôt qu'à des sentiments de véritable sympathie pour les chrétiens. Aussi, une fois rentré dans ses Etats, ne tarda-t-il pas à manifester de nouveau son opposition contre eux. Jaloux de l'autorité de Constantin et désireux de s'emparer de tout l'empire, il renia sa signature et reprit la persécution. Blaise, devant cette menace, se retira une seconde fois dans la solitude du Mont Argée.

Licinius avait résolu de livrer les chrétiens aux bêtes ; il envoya ses gens dans les forêts pour organiser une battue. C'est au cours de ces chasses qu'ils découvrirent l'évêque dans sa retraite. Arrêté, celui-ci fut amené à Sébaste devant le gouverneur Agricola.

« Réjouis-toi, Blaise, ami des dieux, » lui dit le gouverneur. — « Réjouis-toi aussi, illustre gouverneur, répondit l'évêque, pourvu que tu consentes à reconnaître que tes dieux ne sont que des démons qui brûleront dans les flammes éternelles avec leurs adorateurs. Je ne puis être leur ami parce que je ne veux pas brûler éternellement avec eux. » Blaise fut, pour ces paroles, battu de verges. Puis on le mit en demeure de choisir entre deux partis : ou bien sacrifier aux dieux et vivre dans l'amitié du gouverneur, ou bien subir les plus affreux supplices et mourir de mort violente.

Blaise n'hésita pas à choisir les supplices et la mort. Il fut donc lié sur un chevalet et déchiré avec des peignes de fer. « Je me ris de toi et de tes supplices, dit le martyr au gouverneur. Ces tourments ne dureront qu'un instant, tandis que la récompense sera éternelle. » Sept femmes, qui avaient assisté au supplice, s'approchèrent pour recueillir le sang qui coulait des plaies de S. Blaise. Arrêtées aussitôt, elles demandèrent à être conduites à un lac voisin pour s'y purifier avant de sacrifier aux idoles. On leur remit les statues des faux dieux ; mais, arrivées au lac, elles jetèrent ces statues à l'eau en disant : « Sauvez-vous, si vous êtes vraiment des dieux. » Elles furent condamnées à mort.

Quelques jours plus tard, Agricola fit de nouveau comparaître Blaise et le menaça de lui faire subir le sort des statues s'il ne consentait pas à offrir l'encens aux faux dieux. — « Insensé, lui répondit celui-ci, le Christ n'a-t-il pas marché sur la mer comme sur la terre ferme et n'a-t-il pas ordonné à Pierre d'y marcher à sa suite ? Ce qu'il a fait pour le prince des Apôtres, il peut le renouveler pour moi, le dernier de ses serviteurs. » Le gouverneur prit l'évêque au mot et le fit conduire sur les bords de l'étang. Ayant tracé un signe de croix sur les eaux, le martyr gagna le milieu du lac, renouvelant, comme il l'avait dit, le miracle de Tibériade. — « Si vos dieux ont quelque puissance, dit-il aux soldats qui l'avaient amené, et si vous avez confiance en eux, entrez aussi dans les eaux et marchez sur les flots afin de faire éclater leur puissance. » Soixante-cinq hommes, invoquant les idoles, cherchèrent à le rejoindre et furent aussitôt engloutis.

Ne pouvant vaincre la constance de l'évêque, Agricola le condamna à périr par le glaive. Il fit exécuter de suite la sentence. S. Blaise mourut martyr pour la foi, le 3 février 316.

II

Ce court récit biographique nous a permis de contempler en action les vertus de S. Blaise. Arrêtons-nous à trois d'entre elles, pour en méditer les leçons. Ces trois vertus sont trois actes d'acceptation : acceptation de la vérité, acceptation du devoir difficile, acceptation de la souffrance et de la mort. Ce sont là les signes auxquels on reconnaît la sainteté. Accepter la vérité malgré les obligations pénibles qu'elle entraîne, accepter le devoir malgré les protestations de la nature, accepter les souffrances et la mort lorsque les circonstances l'exigent, pour rester fidèle à sa foi, c'est vraiment aimer Dieu plus que soi-même et par-dessus tout, c'est réaliser cette union à Dieu par l'amour, en quoi consiste la sainteté.

Ne fallait-il pas à S. Blaise un véritable courage pour se convertir à la foi à une époque où les persécutions étaient encore si récentes et où l'on avait tout lieu de craindre qu'elles se renouvellent ? Les sentiments de Licinius et d'Agricola étaient connus. Les sanglantes persécutions qu'ils avaient ordonnées ne les manifestaient que trop bien. Embrasser la foi, c'était attirer sur soi la haine de ces personnages tout puissants. La sagesse humaine conseillait de se rallier à leurs idées et d'éviter ainsi les tracasseries, l'arrestation, les supplices et la mort. Mais pour une âme aussi élevée que celle du médecin de Sébaste, c'était se déshonorer que d'écouter ces conseils d'opportunisme. A ne se placer qu'à ce seul point de vue de l'honnêteté naturelle, trahir la vérité par crainte était un acte de répugnante lâcheté. A cette considération s'ajoutait d'ailleurs chez lui le souci de servir la Vérité vivante et personnifiée, Dieu, et celui de sauver son âme. Aussi n'hésita-t-il pas, dès que ses convictions furent arrêtées, à passer du paganisme au christianisme.

Beaucoup d'âmes n'ont pas le mâle courage d'un S. Blaise. Elles craignent la lumière parce que cette lumière ferait apparaître des obligations auxquelles elles ne veulent pas se soumettre ou bien parce qu'elle leur attirerait quelques ennuis de la part de ceux qui vivent dans les ténèbres. Rompre avec des habitudes vicieuses, s'imposer la pratique de la vertu, l'humiliation d'un aveu au confessionnal, subir les moqueries ou les persécutions de son entourage, en voilà assez pour détourner les âmes pusillanimes de la vérité et les amener à se créer des prétextes pour ne pas l'accepter. M. f., ne soyez pas, comme ces âmes lâches, victimes de la crainte ou du respect humain. L'adhésion à la vérité par laquelle on atteint le salut suppose toujours des sacrifices ; on ne peut pas se sauver sans effort. Celui qui fait le premier effort et accepte le premier sacrifice que lui impose la vérité en se présentant à lui, mérite de recevoir l'aide de Dieu à l'heure du devoir difficile.

Ce devoir difficile, ce fut pour S. Blaise l'épiscopat. Se conduire soi-même à travers les dangers de toute sorte est déjà une grande entreprise. Assumer la responsabilité de tout un peuple, le maintenir dans la foi et dans la vertu, cela en temps d'hérésie et de persécution, il y a là de quoi faire trembler ceux qui voient dans une fonction non pas tant l'honneur que le fardeau. Briguer une charge spirituelle par des compétitions humaines pour l'honneur qu'elle comporte, serait faire preuve de peu d'esprit surnaturel ; mais ce serait en manquer tout autant que de la refuser, lorsque la Providence l'impose, par crainte des soucis et par amour de la tranquillité. Le vieil adage : *Vox populi vox Dei* s'était appliqué lors de l'élection à l'unanimité de S. Blaise au siège épiscopal de Sébaste. Celui qui n'avait pas hésité à embrasser la foi dans une période difficile n'hésita pas davantage à accepter une lourde responsabilité alors que les circonstances étaient devenues encore plus tragiques. Ce n'était pas présomption de sa part, mais confiance dans la grâce de Dieu qui secourt toujours les âmes généreuses.

L'appel de S. Blaise à l'épiscopat constitue une vocation particulière ; aussi me fait-il songer à ceux qui sont appelés, eux aussi, par une vocation particulière à collaborer au salut des âmes. Qu'il s'agisse de l'apostolat des laïques devenu nécessaire surtout aujourd'hui où les prêtres font défaut, ou bien de la vocation sacerdotale, dans l'un et l'autre cas le courage est nécessaire. Ne voit-on pas des personnes qui pourraient rendre d'appréciables services dans les œuvres se confiner dans une égoïste abstention pour éviter tout tracas ? Si les prêtres sont si peu nombreux dans la plupart de nos diocèses, est-ce parce que le bon Dieu fait entendre moins souvent son appel ou ne serait-ce pas plutôt parce que beaucoup refusent d'entendre cet appel pour la même raison d'égoïsme ? Que S. Blaise leur obtienne la grâce des salutaires réflexions et du courage nécessaire.

S. Blaise eut à pratiquer le courage chrétien jusqu'à l'héroïsme, puisqu'il lui fallut bientôt choisir entre la fidélité à sa foi et à sa charge, et la mort. C'était l'appel à l'imitation du Christ jusqu'au sacrifice sanglant. Il sut accepter ce sacrifice pour l'amour de Dieu, pour l'amour de son âme propre et pour l'amour de toutes les âmes qui lui étaient confiées. La défection du chef eût été un grand malheur pour le troupeau, peut-être sa perte. Sa fidélité lui donne un nouveau courage, en même temps qu'elle donnait une grande leçon aux païens : *Sanguis martyrum, semen christianorum.*

Ce n'est pas dans des circonstances aussi tragiques que nous sommes appelés à remplir notre devoir. Cependant il est des cas où Dieu nous demande plus qu'une vertu ordinaire, parce qu'il entend aussi nous réserver une récompense plus

magnifique et parce qu'il désire se servir de notre exemple pour encourager les âmes au bien et les attirer à lui. C'est alors le cas de faire confiance à la Providence, qui ne nous demande jamais un effort particulièrement difficile sans nous accorder une grâce particulièrement puissante. Ce n'est jamais Dieu qui nous manque, c'est trop souvent nous qui manquons à Dieu.

III

S. Blaise a été de très bonne heure l'objet d'un culte assidu. On l'invoquait en particulier pour obtenir la guérison des maux de gorge. Au Ve siècle, un médecin chrétien de la cour de Constantinople, Aetius, recommandait à ses malades atteints de cette affection de compléter le traitement qu'il ordonnait par une prière à S. Blaise, En 1632, une église fut consacrée à notre saint par les Napolitains, en reconnaissance pour son intercession au cours d'une épidémie d'angine. A Rome, il possède un sanctuaire où l'on bénit, le jour de sa fête, de l'huile destinée à être appliquée sur la gorge des malades. L'Eglise a placé dans son Rituel une formule de bénédiction de cierges en son honneur. Cette formule rappelle également la puissance du saint pour la guérison des maux de gorge.

D'où vient donc cette confiance populaire ? Elle se rattache à un épisode de la vie du martyr que j'ai passé sous silence. Tandis que les soldats l'emmenaient du Mont Argée, où ils venaient de l'arrêter, à la prison de Sébaste, la foule se pressait sur son passage. Les mères apportaient leurs enfants afin qu'il les bénît. Parmi elles, il s'en trouva une dont l'enfant avait avalé une arête de poisson. On n'avait pu la lui retirer et l'enfant était près de mourir. La mère déposa le petit aux pieds de l'évêque et le supplia de le guérir. Blaise imposa les mains à l'enfant, traça sur sa gorge un signe de croix et demanda à Dieu de le délivrer. L'enfant fut guéri à l'instant même. Le saint aurait demandé aussi au Seigneur de guérir tous ceux qui dans la suite auraient recours à lui en pareille circonstance. Son biographe ajoute qu'il renouvela sa prière au moment de subir le martyre. Toujours est-il que la confiance populaire se plut à recourir à lui, et souvent avec succès, dans les maladies de la gorge.

Certains sont tentés de traiter pareille confiance de superstition. Ce serait là un jugement trop sommaire. Ne voyons-nous pas les malades accourir sur les pas de Jésus pour lui demander leur guérison et Notre-Seigneur exaucer fréquemment leur prière ? Mais, remarquons-le, Jésus exige de ceux qui le sollicitent des dispositions d'âme, et ordinairement il dit au miraculé : « Allez ; c'est votre foi qui vous a sauvé. » Ainsi il ne s'agit donc pas ici d'une sorte de pratique de sorcier, mais d'une intervention de la Providence qui, par l'intermédiaire d'un saint, exauce une prière faite en vue d'obtenir un bien temporel.

Les guérisons opérées par Notre-Seigneur avaient incontestablement un but apologétique ; elles étaient des preuves de sa filiation et de sa mission divines. Elles constituaient par conséquent un argument en faveur de la foi, en même temps qu'elles attiraient les âmes au Christ en leur révélant sa bonté. Nos miracles de Lourdes ont une valeur et une portée du même genre. Si les interventions de S. Blaise n'ont pas toujours le caractère miraculeux qui apparaît dans le fait que j'ai rappelé tout à l'heure, elles ont cependant pour but et pour résultat de développer la confiance des âmes en Dieu et de les amener, par conséquent, à une vie plus chrétienne. Cette considération ne doit pas être perdue de vue, car trop de personnes songent bien à recourir à Dieu dans leurs détresses physiques, sans se préoccuper suffisamment de leurs besoins spirituels, pour oublier le bienfait et le bienfaiteur, le danger une fois passé.

Le culte de S. Blaise était tellement en honneur au Moyen Age que Rome ne comprenait pas moins de trente-cinq églises placées sous son vocable. Beaucoup de paroisses lui sont encore aujourd'hui consacrées ; l'Eglise célèbre sa fête au jour anniversaire de sa mort ou, comme on dit, de sa naissance au ciel. Les prêtres lisent en son honneur la messe des martyrs pontifes. L'épître rappelle les tribulations de S. Paul et sa confiance en Dieu au milieu des épreuves ; l'évangile expose le grand principe de la vie chrétienne : gagner le monde n'est rien si l'on vient à perdre son âme ; l'offertoire montre le saint choisi par Dieu comme Pontife et sacré par l'onction du Saint-Esprit ; la communion nous ouvre une magnifique perspective sur le ciel : « Vous avez posé sur sa tête, Seigneur, un diadème d'or pur. » Cette messe résume fort bien les différents aspects de la vie de S. Blaise ; en lisant le texte sacré dans vos missels, vous vous en rappellerez facilement les détails.

* *

N'est-il pas vrai, m. f., que notre confiance en S. Blaise est bien justifiée ? Puisque nous avons l'honneur d'être placés sous son patronage, nous lui prouverons notre confiance par une dévotion bien entendue. Demandons-lui de nous obtenir la grâce d'imiter son amour pour la vérité acceptée et pour le devoir fidèlement rempli malgré les difficultés. Pour ne pas être placés dans les mêmes circonstances que lui, nous n'en avons pas moins l'occasion de pratiquer les mêmes vertus que lui ; car, comme je vous le disais en débutant, si la sainteté présente des aspects très divers selon les temps, les lieux et les personnes, elle ne varie pas dans sa nature ; être saint, c'est toujours aimer Dieu en lui demeurant fidèle dans toutes les circonstances particulières où il plaît à sa Providence de nous placer. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 17 januarii 1934.
Eug. Lindecker, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Un ouvrage spécialement édité pour le Clergé

Abbé A. THEMMEN

QUATORZE INSTRUCTIONS SUR LE MARIAGE

In 12. 176 pages : 7 fr. 50

Ces instructions sont des sermons-types, mis à la disposition des prêtres de paroisse, pour l'exposé, EN CHAIRE DE VÉRITÉ, de l'importante question des devoirs du mariage chrétien.

« La lecture de ce livre sera très utile au clergé. » *(Mgr l'Evêque de Tournai).* « Il n'est point facile de traiter du haut de la chaire de vérité la question du mariage (délicatesse du sujet, présence des enfants, etc)... Un livre contenant des instructions toutes prêtes serait un trésor d'un prix inestimable. L'ouvrage de M. l'abbé Themmen nous paraît réaliser cet idéal. » *(R. P. Lemaire, S J).*

EDITIONS CASTERMAN, 66. rue Bonaparte, PARIS 6e. C. C. P. Paris 676 68.

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

VITRAUX

MAISON BESSAC – GRENOBLE, FRANCE

LES HARMONIUMS RICHARD

sont vendus en toute confiance

AVEC CRÉDIT SUR DEMANDE

PROCURE BRETONNE --- St-BRIEUC

INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS

Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres

SAVONS AUX ŒUFS

Tout le monde connaît les qualités merveilleuses du jaune d'œuf pour l'épiderme du visage et des mains. Il fait disparaître rapidement les rugosités et donne à la peau une blancheur remarquable, une élasticité et une douceur incomparables. Mais l'emploi du jaune d'œuf est peu pratique, pour ne pas dire impossible, à cause de son prix élevé.

On obtient les mêmes résultats en utilisant le

SAVON SNO AUX ŒUFS.

Chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs, et 36, place Bellecour, LYON.

Matériel pour les INSTALLATIONS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

Matériel de T. S. F. (Postes et Amplis)

Renseignements gratuits

Appareillage Electrique LEWIS, 181, rue Lafayette, PARIS (Xe).

ORGUES de tous systèmes, HARMONIUMS, spécialité de souffleries électriques. Construction - Réparation - Transformation. — Michel Merklin et Kuhn, 11, rue Vendôme, Lyon. V. page 172 couv. *Ami* du 7 juillet.

Poudre du Docteur SOULIGOUX

(POUDRE LAXATIVE DE VICHY)

Agréable - Facile à prendre - d'efficacité constante

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Consultez toujours MAZO

33, boulevard Saint-Martin, PARIS (3e)

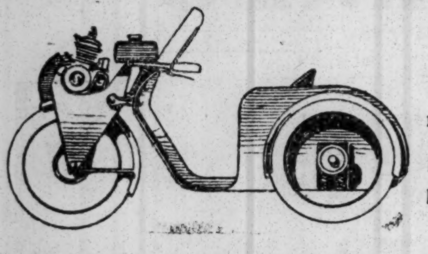
pour l'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX par l'ASPECT et les PROJECTIONS.

sa religion comme tout naturellement. Il va jusqu'à donner in extenso le texte des leçons, des explications, des exhortations, des prières à suggérer. Il le fait d'ailleurs d'une manière qui dénote une connaissance approfondie de la mentalité enfantine et un sens pédagogique avisé. Il est impossible de concevoir un enseignement plus simple et en même temps répondant mieux aux exigences du dogme et de la morale catholiques ; en particulier, les matières délicates de la confession ont été exposées avec toute la prudence désirable. Signalons aussi les nombreuses anecdotes et les illustrations qui mettent dans ces pages une agréable variété. On voit ainsi quel secours précieux trouveront ici tous ceux qui se préoccupent d'éducation chrétienne et qui pourraient, à juste titre, se défier de leur propre inexpérience.

S. S. L. — **El Infierno astronomico,** *Explication scientifique de la peine du sens.* — **In 12 de 42 p. — Libreria pontificia de Hernandez, Paz, 6, Madrid.**

Lorsque le théologien a affirmé la réalité physique du feu de l'enfer, il s'arrête, n'osant se prononcer sur la nature de ce feu, son intensité, sa localisation, de peur de gâter la vérité par des descriptions purement imaginaires. L'auteur de la présente brochure s'est aventuré sur ce terrain. Pour nous donner une idée de ce que pourrait être le supplice du sens chez les damnés, il fait appel aux données astronomiques. La planète Mars, par exemple, avec la température de 200° qui règne constamment à sa surface, remplirait parfaitement les conditions d'un enfer épouvantable. Autre exemple : la nébuleuse d'Andromède, système stellaire en formation, offrirait à ses habitants les genres de tourments les plus variés : chaleur, froid, collisions, éboulements, etc. On voit ainsi par ce qui existe que les moyens ne manquent pas à Dieu pour infliger aux réprouvés des châtiments qui dépassent de beaucoup ce que notre expérience terrestre peut nous apprendre, et cette constatation est de nature à frapper plus vivement les imaginations. Mais tout cela ne sort pas du domaine de l'hypothèse pure.

GOUTTE
GUERISON RAPIDE de l'ACCÈS de GOUTTE par la
LIQUEUR LAVILLE
Spécifique universellement employé depuis un damí-siècle.
COMAR & Cie, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARI


Enfin !
Voici le véhicule automobile souhaité par MM. les Ecclésiastiques.
Prix abordable
2.990 fr.
Consommation : 2 litres 1/4 aux 100 kilomètres.
Tenue de route, Stabilité admirable.
Confort : Suspension par 3 roues indépendantes.
Protection : Pare-brise, Pare-jambes.
Vitesse max. : 50 kilom. — Vitesse moyenne : 30/35.
Tricyclecar BROOKLYN
106, rue de la Jarry, VINCENNES (Seine).

Vitrauphanie
MARQUE C. B. J. REMPLACE LE VITRAIL DANS TOUTES SES APPLICATIONS
Se méfier des imitations. — Ne pas juger seulement sur catalogues ou brochures et exiger *avant commande* spécimen sujet *gratuit.* — Renseignements et devis : BRICARD, 135, Boul. St-Germain, PARIS (6e).

Q. — Ayant à choisir pour notre église un nouveau chemin de Croix, pourriez-vous nous donner quelques conseils ?

R. — Le choix d'un chemin de Croix est évidemment une chose très importante et à laquelle vous devez apporter tous vos soins. Dans bien des petites églises, il est souvent le seul élément artistique, omission faite de l'architecture propre au sanctuaire. Même dans les églises des paroisses fortunées et par conséquent abondamment décorées, le rôle du chemin de Croix est considérable. En fait, lorsque l'office est fini et que le silence s'établit à nouveau dans la nef, il parle encore aux fidèles et leur rappelle les enseignements de notre sainte religion. Il doit donc frapper directement et également leurs cœurs et leurs esprits. Pour cette raison, vous ne pouvez vous contenter d'un chemin de Croix qui ne serait qu'une représentation banale, sans vigueur et sans art, des scènes de la Voie Douloureuse.

De nombreux matériaux ont été utilisés jusqu'à ce jour avec des fortunes diverses pour l'exécution des chemins de Croix. Citons pour mémoire, la pierre, le bois, la mosaïque, la peinture. Nous avons vu des chemins de Croix de factures diverses incomparables à tous points de vue, dans de nombreuses églises. Nous signalons entre autres : celles d'Augy, de Morsain, de Paars (Aisne), Bassac (Charente), ainsi que la chapelle de l'Institution Saint-Gabriel à Pont-Labbé (Finistère).

Une description ne peut rendre qu'imparfaitement l'émotion et la vie qui se dégagent de ces tableaux. Traités dans une matière nouvelle, fruit d'une récente découverte, qui porte le nom de LAP, par évocation de l'art antique des lapidaires, ils ont la richesse des émaux les plus purs. La lumière jouant dans leur texture cristalline et légèrement translucide leur donne une préciosité, une profondeur et une luminosité incomparables.

Cette matière offre de plus la possibilité d'obtenir un nombre infini de coloris (quatorze tons différents ont été employés dans chaque station du chemin de Croix de GRUBER). Les cartons des différentes scènes de la Passion comportent différents modèles traités par des artistes connus : MAGNE, Mlle ROISIN, enfin Xavier DE LANGLAIS, un artiste breton très réputé.

Nous pouvons ajouter qu'il existe plusieurs chemins de Croix de dimensions différentes destinées aux vastes églises comme aux petites chapelles. Le LAP est en outre utilisé depuis un certain temps déjà et avec un égal succès pour les revêtements muraux. Nous en connaissons deux exemples réalisés l'un à la chapelle de l'Institution Jeanne d'Arc à BREST, l'autre pour l'Institution de la Providence de PASSY.

Cette nouvelle matière possède une dureté extrême et demeure inaltérable ; l'humidité, la gelée et la chaleur restent sans action sur elle.

Enfin, le prix du LAP, malgré un caractère artistique très supérieur, est beaucoup moins élevé que celui de la plupart des autres matériaux utilisés pour l'exécution des chemins de Croix.

Nous pensons que vous pourriez avec profit vous renseigner plus complètement auprès de la Société qui exploite ce produit et dont voici l'adresse : « Société Anonyme LE LAP, 166, route de Montrouge, à MALAKOFF (Seine). »

Nous voulons également vous signaler, avant de finir, que cette Maison vient d'éditer une plaquette où sont reproduites les 14 Stations de ce chemin de Croix. De plus elle envoie, en communication, un tableau-échantillon sans aucun engagement d'acheter.

DECORS & ACCESSOIRES POUR THEATRES FETES KERMESSES
ARTIFICES MASQUES POSTICHES INSIGNES
DRAPEAUX GUIRLANDES ILLUMINATIONS
Ets André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).
TARIF No 1. FRANCO SUR DEMANDE

Les Produits de l'Abbaye des Dombes :
cierges et bougies liturgiques
cierges et bougies stéariques — encens
charbon d'encensoir — cire à parquet,
etc...

Ciergerie de N.-D. de la Trappe des Dombes

Société à responsabilité limitée au Capital de 100.000 francs. — R. C. LYON B. 0773.
Abbaye des Dombes, par MARLIEUX (Ain). — C. P. LYON 321-90
TARIFS gratuitement sur demande

Pourquoi souffrir...

...de migraines fréquentes, d'étourdissements et de faiblesse, alors que vous pouvez si facilement supprimer la cause de tous ces maux ?

Vos malaises proviennent de la constipation, état maladif auquel on ne prête pas suffisamment d'attention. Les matières fécales non expulsées empoisonnent véritablement le sang et bien des médecins ont constaté que la constipation était souvent la cause de maladies fort graves.

Ne négligez donc pas la constipation, qui se guérit très facilement par un moyen simple, sain et peu onéreux, prenez régulièrement chaque matin à jeun une ou deux cuillerées de **Tisane des Chartreux de Durbon** qui régularise les fonctions de l'intestin tout en dépurant le sang et en libérant les parois intestinales des déchets nocifs qui souvent s'y attachent.

Le flacon : 14 fr 80 dans toutes Pharmacies. Renseignements et références aux LABORATOIRES J. BERTHIER à Grenoble.

VINS DE MESSE

CAVES DES PRÉMONTRÉS

Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adresse correspce : Mr Yvrard. 4 Quai Vauban Sete (Hlt).

NERVEUX

Vous qui cherchez un remède à vos maux : neurasthénie, insomnie, convulsions infantiles, Danse de Saint-Guy, petit mal, haut mal, épilepsie, si vous avez tout essayé en vain, prenez

anti-épileptique de Liége

Vous n'êtes pas incurables grâce à ce merveilleux remède. Faites lui confiance ; depuis 50 ans il a rendu à la joie de vivre des milliers de malheureux. Il ne promet rien qu'il ne puisse tenir. La brochure contenant tous renseignements suffisants pour traitement est env. gratis. Lab. Fanyau, 48, r. Cl.-Lorrain, Lille.

UN BON CONSEIL

Si vous recherchez une maison spécialisée dans la fabrication des fournitures pour appareils à imprimer soi-même à plat, ou rotatifs, ainsi que celles pour machines à écrire, adressez-vous à la maison **FOURMENT** (fondée en 1898), 8, rue Latérale Raymond-IV, à TOULOUSE (Hte-Garonne).
Remise de 10 % aux abonnés de *l'Ami du Clergé*.

LE

CAFÉ MARTIN

Dépôts

Paris, Banlieue, Province

Paris Banlieue	les 250 grs	4 fr. 40
Province	les »	4 fr. 60

Le **"Café Martin"** ne comporte qu'une seule qualité et vous êtes certain, en le consommant, d'obtenir le meilleur café au prix le plus juste.

34, RUE JOUBERT, PARIS

STATUES RELIGIEUSES

CHEMINS DE CROIX -- CALVAIRES

en terre cuite, plâtre durci, carton romain, fonte de fer.

AMEUBLEMENT D'EGLISE

L'UNION ARTISTIQUE A VAUCOULEURS — MEUSE
LES PLUS VASTES ATELIERS D'ART RELIGIEUX DU MONDE. — A. PIERSON, DIRECTEUR. —
CATALOGUES ADRESSÉS SUR DEMANDE.

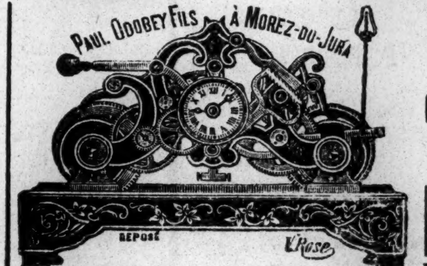
PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIÉNIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

TETRA — GAZES — MARQUE DÉPOSÉE

Exigez la marque

TETRA

Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8e).



HORLOGES pour EGLISES et Châteaux

Anciens Établissements Paul ODOBEY Fils, de Morez-du-Jura

L. TERRAILLON & Cie, SUCCESSEURS

Société à responsabilité limitée au capital de 1.000.000
Médaille d'Or de l'Ecole d'Horlogerie de Cluses

Usines et Bureaux à PERRIGNY (Jura)

Remontage automatique par moteur électrique
CARILLONS automatiques et à clavier
Références du monde entier

Devis gratuit en se recommandant de l'*Ami du Clergé* —— R. C. 2874 Lons-le-Saunier